D1
5059 t/40

Ein Geschenk von der Marianne
von Stark, seit 14. Jahren ver-
storben an den Hr. v. Münch-
hausen in Bremen bey Rendorf,
erhalten im Juli 1816.

F. B.
66 S. C.
172.

PAUL
ET
VIRGINIE.

PAUL

ET

VIRGINIE,

Par JACQUES-BERNARDIN-HENRI DE SAINT-PIERRE.

.... *Miseris succurrere disco.*
ÆNEID. lib. 1.

1792.

GRAFL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSLA

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)
Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
Juristische Abteilung

AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit Ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol & des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies & sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers & des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre Partie du monde que des Théocrites & des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchan-

tées de plusieurs isles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitans, & encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci: que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature & la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, & que leur histoire est vraie dans ses principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'isle de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé,

il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espece de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, & des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caracteres si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, & c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement, je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangere ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, & combien je suis dénué de sagacité, de goût & d'expres-

ſions, pour la connoître & la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible eſſai ſous le nom & à la ſuite de mes *Études de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fit toujours ſouvenir de ſon indulgence.

AVIS
SUR
CETTE ÉDITION.

J'AI fait faire, sans souscription, cette édition in-18 de PAUL ET VIRGINIE, en faveur des dames qui désirent mettre mes ouvrages dans leur poche; mais je ne peux courir les risques d'une édition entiere de tous mes ouvrages, aussi soignée, dans un pareil format, à cause du grand nombre de petits volumes, & des frais qu'en entraîneroit l'impression. D'ailleurs, le nombre des souscripteurs étant plus du double plus grand pour une édition in-8° que pour une édition in-18, je me trouve obligé, suivant la promesse que j'en ai fait dans l'avis de mon quatrieme volume des Etudes de la Nature, d'ouvrir une souscription pour l'in-8°, que j'ai réduite à

une simple inscription, dont le prospectus est à la fin de ce volume.

En attendant, je n'ai rien négligé pour rendre cette édition particuliere de Paul & Virginie digne des yeux dont ils ont fait couler des larmes.

1.° M. DIDOT jeune, imprimeur de MONSIEUR, y a employé un caractere tout neuf, & des plus jolis de sa fonderie. De plus, ayant acquis la belle papeterie d'Essone, maintenant papeterie de MONSIEUR, qu'il porte à la perfection, ainsi que son imprimerie, il a imprimé cette édition sur un fort beau papier, & il en a tiré un certain nombre d'exemplaires sur un papier vélin de sa composition, le premier de ce genre qui soit sorti de sa manufacture. Il a fait même examiner feuille à feuille les rames de ce papier, afin d'en retrancher toutes celles qui ne se trouveroient pas de la même nuance : attention bien rare dans les éditions les plus recherchées. Enfin

il les a fait passer à son cylindre, pour en satiner l'impression ; de sorte que j'ai trouvé chez lui tous les arts qui peuvent rendre parfaite l'édition d'un livre, &, ce que les arts ne donnent pas toujours, l'affection & le zele, qui font marcher d'accord plusieurs arts différens.

2.° M. MOREAU le jeune, dessinateur du cabinet du roi, a dessiné les trois premieres planches de Paul & Virginie, & en a dirigé la gravure, ainsi que celle de la quatrieme, avec cette correction & ce goût, dont le rare assemblage est particulier à ses productions, sur-tout à celles qu'il affectionne. Il a donné à chaque caractere & à chaque site son expression propre ; & quoique le champ en soit très-petit, il y a développé, à l'ordinaire, ses grands talens.

3.° M. VERNET m'a voulu donner une preuve de l'intérêt qu'il prend à la célébrité de mes ouvrages, &, ce qui m'est plus sensible, un témoignage particulier

de son amitié, en dessinant dans la quatrieme planche, le naufrage & la mort de Virginie. Je me sens aussi flatté du suffrage des artistes, en faveur de mes Études, que de celui des physiciens; car les artistes étudient la nature par des méthodes qui ne sont pas moins sûres que des instrumens, & dans des résultats harmoniques aussi intéressans & aussi certains que les causes physiques qui les produisent. Le lecteur sentira donc, comme moi, tout le prix du dessin d'un peintre aussi fameux que M. VERNET, qui, de tous les peintres, a le mieux étudié les harmonies générales de la nature, & en a le mieux rendu l'ensemble dans ses immortels tableaux.

Pour moi, j'ai corrigé dans cette édition quelques fautes de date & de style qui m'étoient échappées dans celle de mon quatrieme volume des Études de la Nature, & j'en ai revu les épreuves avec le plus grand soin.

C'est ici le lieu de dire quelque chose

du jugement qu'ont porté quelques journaux, de ce quatrieme volume, & particuliérement de Paul & Virginie. M. le rédacteur du Journal général de France a loué cette paſtorale avec enthouſiaſme. Celui de l'Année littéraire, lui a donné à-peu-près autant d'éloges; mais, entraîné par ſon goût pour la littérature ancienne, & par le ſentiment d'une utilité plus générale, il lui préfere le premier livre de mon Arcadie. Ni l'un ni l'autre n'ont parlé de l'avis en tête de ce quatrieme volume, dans lequel j'ai réſumé toutes mes preuves en faveur de ma théorie des marées, ſi importante à l'étude de la nature. Ils ſe ſont conformés ſur ce point au ſilence univerſel des Journaux, qui regardent cependant les ſciences naturelles comme la partie la plus intéreſſante de leurs extraits. A la vérité, le Mercure de France a effleuré ce ſujet dans le préambule du compte qu'il a rendu de Paul & Virginie, le 11 octobre 1788. Mais après

avoir altéré quelques unes de mes preuves, dissimulé les autres, il me renvoie au jugement des académies des sciences, que j'ai accusées d'erreur dans leur hypothese de l'aplanissement des pôles. Ainsi il me donne mes parties pour juges. Toutefois, malgré l'appel qu'il fait de ma cause aux académies, aucune jusqu'à présent n'a voulu la juger. Bien plus, c'est qu'un mois après cette invitation, l'académie de Lyon, loin de rien décider contre moi, a mis en question dans ce même Mercure, l'aplatissement des pôles, cette hypothese incompatible avec ma théorie des marées, & que j'avois préalablement détruite en particulier par des conséquences géométriques tirées des opérations mêmes de nos astronomes. L'académie de Lyon la met maintenant en problême, & en présente la solution pour sujet du prix de l'année 1790. C'est déjà un grand succès pour moi d'avoir mis en doute, dans une assemblée d'hommes sages & éclairés, une opinion appuyée des plus grands noms,

& qui, depuis soixante-dix ans passoit pour une vérité évidente chez tous les géometres de l'Europe.

M. le rédacteur du Mercure, non content d'avoir décidé que je n'avois rien prouvé dans ma théorie des marées, où j'ai présenté des faits si curieux, si nouveaux, si multipliés, décide de plus que je suis incapable de rien voir ni rien expliquer dans l'étude de la nature. Pour preuve, il me suppose, avec toute la politesse imaginable, un talent extraordinaire de peindre la nature, & il me l'oppose. Il met en principe contre moi, cet étrange paradoxe, « que » plus un homme est fait pour être fortement ému par le spectacle de la nature, » moins il est dans une disposition favorable » pour en bien démêler les ressorts. » Je n'ai pas besoin de faire observer au lecteur que dans ce même Journal on a souvent posé un principe contraire, en faveur des talens & des systêmes de M. de Buffon. Le Mercure se vante d'être une balance équi-

table pour tous les auteurs ; mais il me ſemble qu'on y met les poids ſuivant les fortunes. Voici le raiſonnement dont on y appuie ce paradoxe : c'eſt qu'un écrivain ému du ſpectacle de la nature, « cherche » toujours des motifs où il ne devroit cher- » cher que des cauſes, parce que ſon ame » ſenſible aime à voir par-tout un ordre de » choſes qui protége ſa foibleſſe. »

Ici, M. le rédacteur ne s'eſt pas apperçu qu'il ſe contrediſoit, en m'accuſant de chercher toujours des motifs, puiſqu'il a rejeté lui-même les nouvelles cauſes que j'ai aſſignées aux courans & aux marées dans la fonte des glaces polaires, dont j'ai dérivé une nouvelle cauſe du déluge, & même celle du mouvement de la terre qui nous donne les ſaiſons. Il oublie de plus, que j'ai cherché, &, j'oſe dire, trouvé beaucoup d'autres cauſes très-importantes à la phyſique, telles que celles des volcans, qui doivent l'entretien de leurs feux aux bitumes des mers & des lacs, ſur les

bords desquels ils sont toujours situés ; celles du cours des rivieres qui doivent leurs sources aux pics électriques des montagnes, qui attirent sans cesse les nuages ; celles des aurores boréales, qui tirent leurs reflets lumineux des glaces polaires, &c... D'ailleurs, ces motifs mêmes, qu'il m'accuse de chercher uniquement, m'ont fait découvrir les causes de plusieurs effets, & les usages des parties les plus apparentes des plantes, qui, jusqu'à présent, n'avoient pas même été soupçonnés des naturalistes ; tels sont les usages des pétales des fleurs pour rassembler les rayons du soleil sur les parties sexuelles des plantes, ou les diverger suivant les saisons & les latitudes ; des formes des graines carénées pour les eaux, volatiles pour les airs ; des feuilles des végétaux, toujours consonnantes à la forme de leur semence, façonnées dans des lieux arides en becs d'oiseaux, en langues, en pinceaux, en gouttieres, pour recueillir les eaux de

pluies, & d'une configuration tout oppoſée dans les végétaux qui croiſſent dans les lieux humides, &c.

Quant à cette diſpoſition de mon ame, qui la porte à rechercher dans la nature des motifs ou des cauſes finales, « parce » qu'elle aime à voir par-tout un ordre » de choſes qui protége ſa foibleſſe », M. le journaliſte a raiſon.

Le ſentiment de cet ordre m'a rendu bien fort. Il m'a fait ſupporter les voyages, les dangers, les infirmités, les chagrins domeſtiques, les perſécutions des corps, l'injuſtice des grands, l'inconſtance des amis, les calomnies de mes ennemis: ſeul, ſans fortune, ſans prôneur, ſans protecteur, ſans intrigue, ſans ſervir & ſans craindre les haines des méchans, non-ſeulement j'ai réſiſté ſeul à ceux-ci, mais j'ai oſé prendre contre eux le parti des foibles & des malheureux. C'eſt l'unique but de mes écrits, comme c'en eſt la deviſe. Un de nos rois des plus diſtingués

par ses malheurs & par son courage, s'appuyoit uniquement sur ce même ordre de choses ; il disoit souvent, au milieu de ses détresses : « Dieu & mon épée ». J'ai dit aussi, au milieu des miennes : « Dieu & » ma plume ». Heureux par les spéculations ravissantes de la nature, c'est à elle seule que ma plume doit les foibles images qui l'ont rendue recommandable. Hors d'elle, je ne sens rien & je ne vois rien. En vain des hommes accrédités & des corps très-puissans, dont j'avois bien mérité par ces mêmes études, m'en ont fait entrevoir des récompenses honorables, pour prix des sollicitations particulieres que j'aurois faites auprès d'eux. Je me suis éloigné des malheurs comme je m'éloigne des méchans ; j'ai refusé de rendre ma plume vénale. Cependant cet ordre qui gouverne toutes choses est venu à mon secours. M. le duc d'Orléans, de son propre mouvement, sans rien attendre de moi, m'a honoré de la seule pension dont je

jouiſſe à ce titre; & quoique la choſe ſoit déjà connue, je la publie de mon côté, afin que ſi un jour j'ai quelque part à la bienveillance des hommes, il en rejailliſſe, pour mon compte, quelque portion ſur un prince qui m'a prévenu de ſes bienfaits, ſans que ma plume lui ait jamais été d'aucune utilité.

Je parle ſans doute trop avantageuſement de ma plume; mais j'inſiſte, malgré moi, ſur elle, parce que c'eſt à elle ſeule que le journaliſte réſerve ses éloges, & qu'il atrribue, ſans balancer, tous les ſuccès de mes ouvrages. Il dit, en parlant de moi: « Son ſuprême talent de peindre la » nature doit ſuffire à ſa gloire, & il peut » mieux qu'un autre ſe paſſer du mérite » de la bien expliquer. Celui qui ſait com- » muniquer ſes émotions aux autres, & » les leur faire partager, exerce ſur eux » une eſpece d'empire, & les aſſocie en » quelque ſorte à ſa deſtinée ».

Peu m'importe, en vérité, cet empire

qu'on me suppose sur l'opinion de mes lecteurs, puisqu'au fond ce n'est qu'une séduction, & que la portion de gloire dont on me gratifie, n'est qu'une gloire de charlatan. Ce compliment de M. le rédacteur semble ne vouloir prouver autre chose que ce qu'il a déjà dit, « que plus j'ai de » talent pour peindre la nature, moins » j'en ai pour la connoître ».

Ce jugement ne me fait pas grand tort dans mon genre de vie solitaire ; mais il en fait beaucoup aux gens de lettres, car il s'ensuit que ceux qui ont écrit le mieux sur les lois, la politique, les finances, le militaire, le clergé, sont d'autant moins propres à y remplir des emplois, parce que plus ils montrent de talent en écrivant sur ces matieres, moins ils en ont eu pour les connoître. C'est servir, sans doute sans le vouloir, la jalouse médiocrité des gens du monde, qui se plaisent à dire qu'un écrivain est d'autant moins propre à faire une chose, qu'il réussit

mieux à en écrire. Ils ne regardent le ſtyle d'un ouvrage que comme une décoration. Si quelqu'un d'eux a conçu un projet informe, ou barbouillé quelque mémoire, « Je chercherai, dit-il, quelque homme » de lettres pour le mettre en beau ſtyle ». J'ai entendu même des ſoi-diſant ſavans, qui écrivoient fort mal & même des gens de lettres qui, à la vérité, n'écrivoient guere mieux, définir le ſtyle « l'habit de » la penſée ».

Mais je ſuis bien aiſe de dire à ces ſavans & à ces gens de lettres, pour l'honneur même des ſciences & des lettres, que le ſtyle n'eſt ni la décoration ni l'habit de la penſée, mais qu'il en eſt l'expreſſion. Le ſtyle eſt à la penſée, non ce que l'habit, mais ce que les muſcles ſont au corps. L'habit voile le corps, les muſcles le montrent. Les mots ſuivent les choſes : *Rem verba ſequuntur*, a ſi bien dit Horace; & cela eſt ſi vrai, qu'il eſt impoſſible de faire rendre par autrui ſes idées telles qu'on

les a conçues soi-même, & qu'un grand écrivain même ne pourra continuer l'ouvrage d'un écrivain qui lui est inférieur, avec un succès égal. Toutes les suites ajoutées aux ouvrages par une main étrangere, ont toujours été avortées. La pensée d'un auteur est comme l'œuf d'un oiseau: pour en faire éclore un petit qui ait toutes ses plumes, il y faut l'aile de la mere.

Les écrivains qui ont le mieux écrit sur un sujet, l'ont le mieux connu; & *vice versâ*, ceux qui l'ont le mieux connu, ont été les plus capables d'en écrire. C'est ce que montre l'expérience de tous les temps, dans tous les genres. Les poëtes solitaires qui ont vécu le plus près de la nature, comme Homere & Virgile, l'ont mieux peinte que les poëtes courtisans, tels que l'Arioste & quelques autres qui l'ont si étrangement défigurée. Ces derniers n'ont réussi qu'à peindre des caricatures. Il y a plus, c'est qu'Homere &

Virgile l'ont souvent mieux expliquée par leurs sublimes allégories, que la plupart des physiciens, occupés uniquement à en analyser les élémens. Ceux-ci souvent n'ont vu que la matiere pour principe & pour fin de leurs travaux; & ceux-là, ramenant jusqu'aux élémens à un ordre de choses qui protége la foiblesse humaine, ont entrevu, par la force de leur génie, l'ensemble de l'univers. Il en est de même des autres écrivains. Les militaires qui ont le mieux écrit sur la guerre, l'ont le mieux faite. César, Xénophon & le feu roi de Prusse, sont bien supérieurs dans leurs tactiques, à tous nos tacticiens. Les grands hommes qui ont vécu le plus librement, ont le mieux parlé de la liberté. L'éloquence de Brutus étoit bien plus énergique que celle de Cicéron, & celle de Phocion plus que celle de Démosthene, qui redoutoit tellement l'éloquence de Phocion, que lorsqu'il le voyoit se lever pour le contredire, dans les assem-

blées

blées générales de la Grece, il disoit: « Voilà la hache de mes discours qui se » leve ». Ceux qui ont le mieux écrit sur la vertu, ont vécu le plus vertueusement. Tels ont été, parmi nous, Fénelon & Jean-Jacques. Ceux mêmes des historiens qui ont été le plus véritablement éloquens, ont été aussi les plus vertueux. Tels ont été Plutarque, Tacite, Suétone, &c... Je me rappelle à ce sujet que je disois un jour à Jean-Jacques, que la vérité étoit la premiere qualité d'un historien, il me répondit: « C'est la vertu; » car, avant tout, il faut de la vertu à un » historien pour sentir la vérité, & pour » oser la dire ». Ainsi la poésie, l'éloquence, le génie des grands hommes, les talens des historiens, & la vertu elle-même, mere de tous les talens, ne s'appuient que sur un ordre de choses qui puisse soutenir la foiblesse humaine.

Il y a, à la vérité, une éloquence qui n'a pas besoin de cet ordre-là; mais

aussi elle ne peint rien au naturel : elle fait les choses petites, grandes ; & les grandes, petites ; comme la définissoit jadis un homme du métier, un rhéteur. Celle-là est l'habit de la pensée ; & comme un habit, elle est tantôt étroite, tantôt bouffante, toujours voilant ce qu'elle habille ; comme un habit, elle change de mode avec les saisons. L'éloquence naturelle, au contraire, est le corps même de la pensée ; elle naît de la vérité des choses dont elle est l'expression ; elle est toujours de mode ; comme le corps même de chaque objet auquel on ne peut rien ajouter ni retrancher, parce qu'il est dans ses proportions naturelles.

J'ose donc croire que je ne dois point le succès des vérités physiques que j'ai démontrées, à mon style, mais plutôt le succès de mon style à ces mêmes vérités. Je dois ce succès, non à mes émotions personnelles, mais au sentiment général de la nature, qui influe sur mes lecteurs

comme sur moi. Qui sent bien la nature la traduit, & qui la traduit l'explique. Quoique je n'en aie rendu que des ombres légeres, mes foibles esquisses ont plu, parce que je les ai rendues d'après ses ravissans modeles. Je ne suis, par rapport à elle, ni un grand peintre, ni un savant physicien, mais un petit ruisseau souvent troublé, qui, dans ses momens de calme, la réfléchit le long de ses rivages. La nature se peint par-tout d'elle-même; & quand un de ses rayons tombe sur mon ame, je le reflete.

Voilà ce que j'avois à dire sur le style de mes Etudes, plus pour l'intérêt des gens de lettres que pour le mien. Au reste, il y a grande apparence que M. le rédacteur ne s'est livré aux observations de son préambule, que par des considérations étrangeres; car il me loue du fond du cœur au sujet de Paul & Virginie; & alors, son style lucide, ses idées abondantes, ses expressions senties, sont de

nouveaux exemples que je peux lui opposer, pour lui prouver, contre ses principes, que plus on est pénétré d'un objet, plus on a de facilité & de grace pour l'exprimer. Il finit son éloge, d'ailleurs excessif, par cette réflexion touchante : « Les dernieres pages de cette histoire » déchirent l'ame du lecteur, qui n'a pas » la consolation de croire que c'est un » roman ». Mais il est lui-même trop ami de la vertu, pour ne pas désirer la consolation de croire que ce qui en porte l'empreinte ne soit véritable.

Plusieurs personnes m'ont questionné à ce sujet. « Ce vieillard, m'ont-elles » dit, vous a-t-il en effet raconté cette » histoire ? avez-vous vu les lieux que » vous avez décrits ? Virginie a-t-elle » péri d'une maniere aussi déplorable ? » comment une fille peut-elle se ré- » soudre à quitter la vie plutôt que ses » habits » ?

Je leur ai répondu : L'homme ref-

ſemble à un enfant. Donnez une roſe à un enfant, d'abord il en jouit, bientôt il veut la connoître. Il en examine les feuilles, puis il les détache l'une après l'autre ; & quand il en connoît l'enſemble, il n'a plus de roſe. Télémaque, Clariſſe, & tant d'autres ſujets qui nous portent à la vertu, ou qui nous font verſer des larmes, ſont-ils vrais ?

Au fond, je ſuis perſuadé que ces perſonnes m'ont fait ces queſtions plutôt par un ſentiment d'humanité que de curioſité. Elles étoient fâchées que deux amans ſi tendres & ſi heureux euſſent fait une fin ſi funeſte.

Plût à Dieu qu'il m'eût été libre de tracer à la vertu une carriere parfaite de bonheur ſur la terre ! Mais, je le répete, j'ai décrit des ſites réels, des mœurs dont on trouveroit peut-être encore aujourd'hui des modeles dans quelques parties ſolitaires de l'iſle de France, ou de l'iſle de Bourbon qui en eſt voi-

sine, & une catastrophe bien certaine, dont je puis produire, même à Paris, des témoignages irrécusables.

L'été dernier, étant au Jardin du Roi, une dame d'une figure très-intéressante, accompagnée de son mari, ayant su de M. Jean Thouin, chef du Jardin du roi, que j'étois l'auteur de Paul & Virginie, m'aborda pour me dire: « Ah! Monsieur, » que vous m'avez fait passer une nuit » terrible! Je n'ai cessé de gémir & de » fondre en larmes. La personne dont » vous avez décrit la fin malheureuse » avec tant de vérité dans le naufrage du » Saint-Géran, étoit ma parente. Je suis » créole de Bourbon. » J'appris ensuite de M. Jean Thouin, que cette dame étoit l'épouse de M. de Bonneuil, premier valet de chambre de Monsieur. Cette dame, depuis, a bien voulu me permettre de publier ici son témoignage sur la vérité de cette catastrophe, dont elle m'a rapporté des circonstances capables d'ajouter beau-

coup à l'intérêt qu'inſpire la mort de cette ſublime victime de la pudeur, & celle de ſon amant infortuné.

Cependant, un homme de lettres, connu par des ſuccès, m'eſt venu trouver, pour me dire qu'il comptoit faire un drame de Paul & Virginie; mais que pour complaire au public fâché de leur fin malheureuſe, il terminoit leurs amours par leur mariage. Je lui répondis que je ne croyois pas qu'on pût dénaturer un événement véritable, dont l'impreſſion d'ailleurs étoit faite dans l'eſprit du public, & qu'il y réuſsît plus qu'un auteur qui, mécontent de la fin tragique de Didon, de Zaïre, de Clariſſe, imagineroit de les marier avec leurs amans; que ceux qui lui en avoient donné le conſeil à l'égard de Paul & Virginie, ſeroient les premiers à en blâmer l'exécution, comme il arrive preſque toujours dans les ſociétés privées, qui ſe donnent le nom de public, croyant par-là s'en donner l'autorité; que d'ailleurs il retran-

cheroit de ce sujet ce que son but moral a de plus intéressant, parce qu'il est dangereux de n'offrir à la vertu d'autre perspective sur la terre que le bonheur, & qu'il faut apprendre aux hommes non-seulement à vivre, mais encore à mourir. Comme cet auteur est modeste, il parut frappé de mes observations, & il m'assura qu'il alloit travailler à faire un drame de Paul & Virginie, sans s'écarter de ma narration. Je crois que, malgré ses talens, il y éprouvera de grands obstacles, par la difficulté d'y réunir l'unité de temps & de lieu. Cependant un homme de lettres, bien instruit des regles de notre théâtre, m'a fait observer qu'on pouvoit y assujettir l'histoire de Paul & de Virginie, en la terminant à leur séparation. En effet, plusieurs pieces célebres, entre autres Titus & Bérénice, & je crois même Ariadne, d'un intérêt si touchant, n'ont pas d'autre dénouement qu'une séparation & des adieux.

D'un autre côté, un autre homme de lettres, peu au fait, à la vérité, des lois de notre scene, a trouvé qu'on peut y supposer le naufrage de Virginie immédiatement après son départ; & j'avoue que je penche beaucoup pour son opinion. Tous les événemens importans de cette pastorale se succéderoient jusqu'à la catastrophe. On pourroit les commencer un peu avant l'épisode de la négresse maronne; cette scene si intéressante pour l'humanité, plaideroit en faveur de la liberté des noirs, devant un public déjà disposé à rompre leurs fers. Cet acte de bienfaisance de Paul & de Virginie redoubleroit leur amour mutuel, comme il arrive toujours, car la vertu est le plus grand charme de l'amour. Bientôt succéderoient des conversations dignes du jardin d'Eden, puis les souffrances de Virginie, les inquiétudes de Paul, les projets de leurs meres pour les séparer quelque temps, l'arrivée du gouver-

neur, suivie des illusions de la fortune, qui banniſſent déjà le repos & la paix de ces heureuſes cabanes; les alarmes de Paul, sa confiance envers l'habitant ami de son enfance; la scene des adieux; le déſeſpoir de Paul retournant le matin à l'habitation, à la vue de la négreſſe Marie, qui pleure en regardant vers la mer; ſes tendres reproches à la mere de Virginie & à la ſienne; ſon retour le ſoir chez l'habitant, & la conſolation de la philoſophie & de l'amour, au pied du papayer planté par ſon amie, interrompue à l'entrée de la nuit par des coups de canon lointains; les alarmes de Paul..... La tempête, le naufrage & la mort de ces deux amans, ſeroient mis en récit, juſqu'au moment où l'on verroit au pied d'une touffe de bambous, leur tombe commune, entourée d'eſclaves & d'infortunés qui viendroient l'honorer de leurs hommages & de leurs larmes. Ce ſujet, ce me ſemble, par ſes

sites, ses végétaux & ses événemens naturels, mieux disposés que je n'ai pu le faire ici, offriroit sur la scene des effets d'un genre nouveau.

Quelque parti que des hommes plus habiles que moi tirent de ce sujet, j'ai rempli mon but en intéressant les cœurs sensibles au sort de ces enfans de la nature. Leur innocence, leurs amours & leurs malheurs, ont fait verser des larmes au-delà des mers. Une demoiselle angloise en a fait, à Londres, le sujet d'une romance. Une autre demoiselle du même pays, en passant à Paris pour aller en Languedoc, m'a voulu communiquer une traduction de leur histoire, qu'elle compte publier incessamment; mais j'ignore la langue angloise, dont j'admire d'ailleurs les grands écrivains dans nos traductions. Au moins j'ai la consolation d'éprouver que la langue de la nature est toujours entendue, même

chez les nations rivales, & qu'elle peut encore les rapprocher mieux que la langue des traités diplomatiques.

PAUL

PAUL
ET
VIRGINIE.

SUR le côté oriental de la montagne qui s'éleve derriere le Port-Louis de l'isle de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On apperçoit sur la gauche, la montagne appelée le morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'isle, & au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; sur la droite, le chemin qui mene du Port-Louis au quar-

tier des Pamplemousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'éleve avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; & plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'isle. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; & au-delà, la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques islots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répetent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, & le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, & on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, & jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pi-

tons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts & bruns, & entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite riviere des Latanniers. Un grand silence regne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux & la lumiere. A peine l'écho y répete le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, & dont on voit les longues fleches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or & de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense & d'une solitude profonde. Un jour, que j'étois assis au pied de ces cabanes, & que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans,

en petite veſte & en long caleçon. Il marchoit nu-pieds, & s'appuyoit ſur un bâton de bois d'ébene. Ses cheveux étoient tout blancs, & ſa phyſionomie noble & ſimple. Je le ſaluai avec reſpect. Il me rendit mon ſalut, & m'ayant conſidéré un moment, il s'approcha de moi, & vint ſe repoſer ſur le tertre ſur lequel j'étois aſſis. Excité par cette marque de confiance, je lui adreſſai la parole: « Mon pere, lui dis-je, pourriez-» vous m'apprendre à qui ont appartenu ces » deux cabanes »? Il me répondit: « Mon » fils, ces maſures & ce terrain inculte » étoient habités, il y a environ vingt ans, » par deux familles qui y avoient trouvé le » bonheur. Leur hiſtoire eſt touchante; » mais dans cette iſle, ſituée ſur la route » des Indes, quel Européen peut s'inté-» reſſer au ſort de quelques particuliers » obſcurs? Qui voudroit même y vivre » heureux, mais pauvre & ignoré? Les » hommes ne veulent connoître que l'hiſ-» toire des grands & des rois qui ne ſert à

» perſonne. — Mon pere, repris-je, il eſt » aiſé de juger à votre air & à votre diſ- » cours, que vous avez acquis une grande » expérience. Si vous en avez le temps, » racontez-moi, je vous prie, ce que vous » ſavez des anciens habitans de ce déſert, » & croyez que l'homme, même le plus » dépravé par les préjugés du monde, aime » à entendre parler du bonheur que don- » nent la nature & la vertu ». Alors, comme quelqu'un qui cherche à ſe rappeler di- verſes circonſtances, après avoir appuyé quelque temps ſes mains ſur ſon front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Nor- mandie, appelé M. de la Tour, après avoir ſollicité en vain du ſervice en France, & des ſecours dans ſa famille, ſe détermina à venir dans cette iſle, pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit également aimé. Elle étoit

d'une ancienne & riche maiſon de ſa province ; mais il l'avoit épouſée en ſecret & ſans dot, parce que les parens de ſa femme s'étoient oppoſés à ſon mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laiſſa au Port-Louis de cette iſle, & il s'embarqua pour Madagaſcar, dans l'eſpérance d'y acheter quelques noirs, & de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagaſcar vers la mauvaiſe ſaiſon, qui commence à la mi-octobre ; & peu de temps après ſon arrivée, il y mourut des fievres peſtilentielles qui y regnent pendant ſix mois de l'année, & qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établiſſemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent diſperſés après ſa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, reſtée à l'iſle de France, ſe trouva veuve, enceinte, & n'ayant pour tout bien au monde,

qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une isle presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché, où elle pût vivre seule & inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles & souffrans, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages & les plus déserts; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, & comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles mal-

heureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoit un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses, ni la grandeur ; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme vive, bonne & sensible ; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, & qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avoit promis de l'épouser. Mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, & refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, & à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille

pauvre & honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots, de sa condition passée & de ses besoins présens. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié; & voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, » j'ai mérité mon sort. Mais vous, ma» dame, ... vous sage & malheureuse »! Et elle lui offrit, en pleurant, sa cabane & son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras: « Ah! Dieu

» veut finir mes peines, puisqu'il vous » inspire plus de bonté envers moi, qui » vous suis étrangere, que jamais je n'en » ai trouvé dans mes parens ».

Je connoissois Marguerite; & quoique je demeure à une lieue & demie d'ici, dans les bois, derriere la montagne longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entieres; mais dans les colonies nouvelles, on considere comme ses voisins, ceux dont on n'est séparé que par des bois & par des montagnes. Dans ce temps-là sur-tout, où cette isle faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, & l'hospitalité envers les étrangers, un devoir & un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une & à l'autre. Je trouvai dans madame de

la Tour, une perſonne d'une figure intéreſſante, pleine de nobleſſe et de mélancolie. Elle étoit alors ſur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, & ſur-tout pour empêcher l'établiſſement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce baſſin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapporterent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à-peu-près égales : l'une renfermoit la partie ſupérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où ſort la ſource de la riviere des Lataniers, juſqu'à cette ouverture eſcarpée que vous voyez au haut de la montagne, & qu'on appelle l'Embraſure, parce qu'elle reſſemble en effet à une embraſure de canon. Le fond de ce ſol eſt ſi rempli de roches & de ravins, qu'à peine on y peut marcher ; cependant il produit de grands arbres, & il eſt rempli de fon-

taines & de petits ruiſſeaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la riviere des Lataniers, juſqu'à l'ouverture où nous ſommes, d'où cette riviere commence à couler entre deux collines juſqu'à la mer. Vous y voyez quelques liſieres de prairies, & un terrain aſſez uni, mais qui n'eſt guere meilleur que l'autre; car dans la ſaiſon des pluies, il eſt marécageux, & dans les ſéchereſſes, il eſt dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on eſt obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au ſort. La partie ſupérieure échut à madame de la Tour, & l'inférieure à Marguerite. L'une & l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prierent de ne pas ſéparer leur demeure, « afin, me dirent-» elles, que nous puiſſions toujours nous » voir, nous parler & nous entr'aider »;

Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particuliere. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à-la-fois dans le voisinage l'une de l'autre, & sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni ouverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de

l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria auſſi de nommer ſa fille, conjointement avec ſon amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle ſera vertueuſe, dit-elle, » & elle ſera heureuſe. Je n'ai connu le » malheur, qu'en m'écartant de la vertu ».

Lorſque madame de la Tour fut relevée de ſes couches, ces deux petites habitations commencerent à être de quelque rapport, à l'aide des ſoins que j'y donnois de temps en temps, mais ſur-tout par les travaux aſſidus de leurs eſclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir iolof, encore robuſte, quoique déjà ſur l'âge. Il avoit de l'expérience & un bon ſens naturel. Il cultivoit indifféremment ſur les deux habitations, les terrains qui lui ſembloient les plus fertiles, & il y mettoit les ſemences qui leur convenoient le mieux. Il ſemoit du petit mil & du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres,

du riz dans les fonds marécageux, & au pied des rochers, des giraumons, des courges & des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où leur grain est petit, mais excellent; le long de la riviere & autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, & enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis & ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, & casser des roches ça & là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence & activité, parce qu'il les faisoit avec zele. Il étoit fort attaché à Marguerite, & il ne l'étoit guere moins à madame de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la

naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme, qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers & des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, & sur-tout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, & d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chevres élevées près des enfans, & un gros chien qui veilloit la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu & de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien & à celui de leurs familles; mais d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités

étrangeres, qu'elles marchoient nu-pieds dans leur habitation, & ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie & Domingue les appercevoient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles la propreté, la liberté des biens qu'elles

ne devoient qu'à leurs propres travaux ; & des ſerviteurs pleins de zele & d'affection. Elles-mêmes unies par les mêmes beſoins, ayant éprouvé des maux preſque ſemblables, ſe donnant les doux noms d'amie, de compagne & de ſœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, ſi d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié ſe réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chaſtes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorſqu'elle n'a plus d'aliment ſur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur ſociété. Leur amitié naturelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaiſir à les mettre enſemble dans le même bain, & à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon

» amie, disoit madame de la Tour, chacune » de nous aura deux enfans, & chacun de » nos enfans aura deux meres ». Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espece, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin; ainsi ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se rempliſſoient de sentimens plus tendres que ceux de fils & de fille, de frere & de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà leurs meres parloient de leur mariage sur leurs berceaux, & cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finiſſoit bien souvent par les faire pleurer; l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, & l'autre d'en avoir subi les lois; l'une, de s'être élevée au-dessus de

sa condition, & l'autre, d'en être descendue : mais elles se consoloient, en pensant qu'un jour, leurs enfans plus heureux, jouiroient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour, & du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoient déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montroit Virginie ; à sa vue, il sourioit & s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussi-tôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les visse tous deux, tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains & sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine,

les mains passées mutuellement autour de leurs cous, & endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils furent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frere & de sœur. L'enfance qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, & ses travaux étoient toujours suivis des louanges & des baisers de son frere. Pour lui, toujours en action, il bêchoit le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois; & si, dans ses courses, une belle fleur, un bon fruit ou nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque

part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je descendois du sommet de cette montagne, j'apperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derriere, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, & m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un & l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelerent les enfans de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire & de s'entr'aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des Créoles, & ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés & loin d'eux; leur curiosité ne

s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur isle ; & ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle, & celle de leurs meres, occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes ; jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats ; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer ; & s'ils n'offroient pas à l'église de longues prieres ; par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers

le ciel des mains innocentes & un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur premiere enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs meres tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, & rentroit dans la maison pour préparer le déjeûné. Bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite & son fils se rendoient chez madame de la Tour: alors ils commençoient tous ensemble une priere, suivie du premier repas; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, & du linge de table dans leurs feuilles longues & lustrées. Une nourriture saine & abondante développoit rapidement les corps de ces deux

deux jeunes gens, & une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté & le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans ; déjà sa taille étoit plus qu'à demi-formée : de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête ; ses yeux bleus & ses levres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, & même celle d'une légere mélancolie. Pour Paul, on voyoit déjà se développer en lui le caractere d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, & ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur,

Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille, & alloit s'asseoir auprès d'elle. Souvent le repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé; mais à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, & qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, & l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : « Si je venois à mourir, que » deviendroit Virginie sans fortune »

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille & dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours, lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mere, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, & l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support, & chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractere élevé, ne craignit plus de s'humilier, & de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette isle, madame de le Tour apprit que ce gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal-vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa niece, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux Isles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours

funeſtes du mariage, elle avoit toujours refuſé de ſe marier. La vérité eſt, qu'étant ambitieuſe, elle n'avoit voulu épouſer qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, & qu'à la cour on ſoit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé perſonne qui eût voulu s'allier à une fille auſſi laide & à un cœur auſſi dur.

Elle ajoutoit par poſt-ſcriptum, que toute conſidération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais ſuivant un uſage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré: afin de juſtifier auprès du gouverneur ſa dureté pour ſa niece, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir ſans intérêt & ans reſpect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais, pré-

venu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation & de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes. « Je » verrai;..... nous verrons;..... avec le » temps..... il y a bien des malheureux.... » Pourquoi indisposer une tante respec- » table?..... C'est vous qui avez tort ».

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur & plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, & dit à son amie: « Voilà le fruit de onze ans de » patience ». Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, & en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité: « Qu'avons-nous » besoin de tes parens? Dieu nous a-t-il » abandonnées? C'est lui seul qui est notre » pere. N'avons-nous pas vécu heureuses » jusqu'à ce jour? Pourquoi donc te cha- » grines? Tu n'as point de courage ». Et

voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, & la serrant dans ses bras : « Chere amie, s'écria-t-elle, chere amie » ! Mais ses propres sanglots étoufferent sa voix. A ce spectacle, Virginie fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mere & celles de Marguerite contre sa bouche & contre son cœur; & Paul, les yeux enflammés de colere, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue & Marie accoururent, & l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur: « Ah, Madame !.... ma bonne » maîtresse !.... ma mere !.... ne pleurez » pas ». De si tendres marques d'amitié dissiperent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul & Virginie dans ses bras, & leur dit d'un air content : « Mes » enfans, vous êtes cause de ma peine, » mais vous faites toute ma joie. Oh ! mes » chers enfans, le malheur ne m'est venu » que de loin; le bonheur est autour de

» moi ». Paul & Virginie ne la comprirent pas, mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, & se mirent à la caresser. Ainsi ils continuerent tous à être heureux, & ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs meres étant allées à la premiere messe à l'église des Pamplemousses, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, & n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpilliere autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeûné de la famille, & lui dit: « Ma jeune demoi-» selle, ayez pitié d'une pauvre esclave » fugitive; il y a un mois que j'erre dans » ces montagnes, demi-morte de faim, » souvent poursuivie par des chasseurs & » par leurs chiens. Je suis mon maître, qui

» est un riche habitant de la Riviere-noire.
» Il m'a traitée comme vous le voyez ». En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta : « Je voulois aller me noyer ; mais sa-
» chant que vous demeuriez ici, j'ai dit :
» Puisqu'il y a encore de bons blancs dans
» ce pays, il ne faut pas encore mourir. »
Virginie, toute émue, lui répondit :
» Rassurez-vous, infortunée créature !
» Mangez, mangez »; & elle lui donna le déjeûné de la maison, qu'elle avoit apprêté. L'esclave, en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable !
» j'ai envie d'aller demander votre grace
» à votre maître ; en vous voyant, il sera
» touché de pitié. Voulez-vous me con-
» duire chez lui ? — Ange de Dieu, re-
» partit la négresse, je vous suivrai par-
» tout où vous voudrez. » Virginie appela son frere, & le pria de l'accompagner.

L'esclave maronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimperent avec bien de la peine, & de larges rivieres qu'ils passerent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arriverent au bas d'un morne, sur les bords de la Riviere-noire. Ils apperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, & un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieux d'eux, une pipe à la bouche & un rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés & aux sourcils noirs & joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, & le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derriere eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde

sous une capote bleue, & qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, & levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussi-tôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître, puis elle s'enfuit, & Paul courut après elle.

Ils remonterent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, &, parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim & de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues, depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: « Ma sœur, il est plus de » midi, tu as faim & soif; nous ne trou- » verons point ici à dîner; redescendons » le morne, & allons demander à manger » au maître de l'esclave. — Oh non, mon » ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de

» peur. Souviens-toi de ce que dit quelque-
» fois maman : Le pain du méchant remplit
» la bouche de gravier.—Comment ferons-
» nous donc, dit Paul ? Ces arbres ne
» produisent que de mauvais fruits. Il
» n'y a pas seulement ici un tamarin ou
» un citron pour te rafraîchir.—Dieu aura
» pitié de nous, repartit Virginie ; il
» exauce la voix des petits oiseaux qui lui
» demandent de la nourriture ». A peine avoit-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, & après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent & mangerent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté & d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie apperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger ; mais quoique sa tige

ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la verité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, & Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste: autre embarras; il n'avoit point de briquet, & d'ailleurs dans cette isle si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, & souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la maniere des noirs. Avec l'angle d'une pierre, il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien seche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également seche, mais d'une espece de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de

bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, & le faisant rouler rapidement, entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de momens, il vit sortir, du point de contact, de la fumée & des étincelles. Il ramassa des herbes seches & d'autres branches d'arbres, & mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses & piquantes. Virginie & lui mangerent une partie de ce chou cru, & l'autre cuite sous la cendre, & ils les trouverent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs meres. Virginie revenoit souvent sur cet objet; cependant Paul, qui sentoit

ſes forces rétablies, l'aſſura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliſer leurs parens.

Après dîné, ils ſe trouverent bien embarraſſés; car ils n'avoient plus de guide pour les conduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie: « Notre caſe eſt vers le ſoleil du milieu » du jour; il faut que nous paſſions, » comme ce matin, par-deſſus cette mon» tagne que tu vois là-bas avec ſes trois » pitons. Allons, marchons, mon amie ». Cette montagne étoit celle des Trois-mamelles (1), ainſi nommée, parce que ſes

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les ſommets ſont arrondis en forme de mamelles, & qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce ſont en effet de véritables mamelles; car ce ſont d'elles que découlent beaucoup de rivieres & de ruiſſeaux, qui répandent l'abondance ſur la terre. Elles ſont les ſources des principaux fleuves qui l'arroſent, & elles fourniſſent conſtamment à leurs eaux, en attirant ſans ceſſe les nuages autour du piton de rocher qui les ſurmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Riviere-noire du côté du nord, & arriverent, après une heure de marche, sur les bords d'une large riviere qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'isle toute couverte de forêts, & si peu connue, même aujourd'hui que plusieurs de ses rivieres & de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La riviere sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, & passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la riviere, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disoit-il; » je me sens bien fort avec toi. Si l'habi- » tant de la Riviere-noire t'avoit refusé » la grace de son esclave, je me serois » battu avec lui. — Comment! dit Vir- » ginie, avec cet homme si grand & si

» méchant ? A quoi t'ai-je exposé ? Mon » Dieu ! qu'il est difficile de faire le bien ! » il n'y a que le mal de facile à faire ». Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, & il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois-mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là ; mais bientôt les forces lui manquerent, & il fut obligé de la mettre à terre, & de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon » frere, le jour baisse ; tu as encore des » forces, & les miennes me manquent ; » laisse-moi ici, & retourne seul à notre » case, pour tranquilliser nos meres. » — Oh ! non, dit Paul, je ne te quit- » terai pas. Si la nuit nous surprend dans » ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai » des palmistes, tu en mangeras le chou, » & je ferai avec ses feuilles un ajoupa » pour te mettre à l'abri ». Cependant Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur

le bord de la riviere, de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des especes de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, & se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, & de l'autre sur son frere.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres & l'épaisseur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-mamelles, sur laquelle ils se dirigeoient, & même le soleil, qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quitterent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, & ils se trouverent dans un labyrinthe

d'arbres, de lianes & de roches qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, & se mit à courir çà & là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-mamelles; mais il n'apperçut autour de lui que les cimes des arbres dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnoit dans ces solitudes, & on n'y entendoit d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force: « Venez, venez au » secours de Virginie! « Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix,

& répéterent à plusieurs reprises : « Vir-
» ginie, ... Virginie ».

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue & de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, & il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu
» ne veux m'accabler de chagrin. C'est
» moi qui suis la cause de toutes tes peines
» & de celles qu'éprouvent maintenant
» nos meres. Il ne faut rien faire, pas
» même le bien, sans consulter ses parens.
» Oh ! j'ai été bien imprudente » ! & elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frere, &
» il aura pitié de nous ». A peine avoient-ils achevé leur priere, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien
» de quelque chasseur qui vient le soir

» tuer des cerfs à l'affût ». Peu après, les aboiemens du chien redoublerent. « Il » me semble, dit Virginie, que c'est Fi- » delle, le chien de notre case. Oui, je re- » connois sa voix: serions-nous si près » d'arriver, & au pied de notre monta- » gne » ? En effet, un moment après, Fidelle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant & les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens. « O » mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos » meres ont d'inquiétudes! comme elles ont » été étonnées, quand elles ne vous ont » plus trouvés au retour de la messe où je » les accompagnois! Marie, qui travailloit » dans un coin de l'habitation, n'a su » nous dire où vous étiez allés. J'allois, » je venois autour de l'habitation, ne sa-

» chant moi-même de quel côté vous
» chercher. Enfin j'ai pris vos vieux ha-
» bits à l'un & à l'autre (1), je les ai fait
» flairer à Fidelle, & sur le champ,
» comme si ce pauvre animal m'eût en-
» tendu, il s'est mis à quêter sur vos pas.
» Il m'a conduit, toujours en remuant la
» queue, jusqu'à la Riviere-noire. C'est
» là où j'ai appris d'un habitant, que vous
» lui aviez ramené une négresse maronne,
» & qu'il vous avoit accordé sa grace.
» Mais quelle grace! il me l'a montrée
» attachée, avec une chaîne au pied, à
» un billot de bois, & avec un collier de
» fer à trois crochets autour du cou. De
» là Fidelle, toujours quêtant, m'a mené
» sur le morne de la Riviere-noire, où il

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue & de son chien Fidelle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwéniffa & de son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecœur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé: *Lettres d'un Cultivateur Américain.*

» s'eſt arrêté encore, en aboyant de toute » ſa force. C'étoit ſur le bord d'une ſour- » ce, auprès d'un palmiſte abattu, & près » d'un feu qui fumoit encore : enfin il » m'a conduit ici. Nous ſommes au pied » de la montagne des Trois-mamelles, & » il y a encore quatre bonnes lieues juſ- » que chez nous. Allons, mangez & pre- » nez des forces ». Il leur préſenta auſſi- tôt un gâteau, des fruits, & une grande calebaſſe remplie d'une liqueur compo- ſée d'eau, de vin, de jus de citron, de ſucre & de muſcade, que leurs meres avoient préparée pour les fortifier & les rafraîchir. Virginie ſoupira au ſouvenir de la pauvre eſclave, & des inquiétudes de leurs meres. Elle répéta pluſieurs fois : « Oh, qu'il eſt difficile de faire le bien » ! Pendant que Paul & elle ſe rafraîchiſ- ſoient, Domingue alluma du feu, & ayant cherché dans les rochers un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde, & qui brûle tout vert, en jetant une grande

flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma; car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand, quand il fallut se mettre en route: Paul & Virginie ne pouvoient plus marcher; leurs pieds étoient enflés & tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où » est le temps, leur disoit-il, où je vous » portois tous deux à la fois dans mes » bras? mais maintenant vous êtes grands, » & je suis vieux ». Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul & de Virginie, leur dit: « Bons petits » blancs, n'ayez pas peur; nous vous » avons vu passer ce matin avec une né» gresse de la Riviere-noire; vous alliez » demander sa grace à son mauvais maître. » En reconnoissance, nous vous reporte» rons chez vous sur nos épaules ». Alors

il fit un signe, & quatre noirs marons des plus robustes firent aussi-tôt un brancard avec des branches d'arbres & des lianes, y placerent Paul & Virginie, les mirent sur leurs épaules, & Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie, disoit à Paul : « Oh, mon ami! jamais Dieu ne » laisse un bienfait sans récompense. »

Ils arriverent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendirent des voix qui crioient : « Est-ce vous » mes enfans ? Ils répondirent avec les » noirs : Oui, c'est nous ! » & bientôt ils apperçurent leurs meres & Marie qui venoient au-devant d'eux avec des tisons flambans. « Malheureux enfans, dit ma» dame de la Tour, d'où venez-vous ? » dans quelles angoisses vous nous avez

» jetées ! — Nous venons, dit Virginie, » de la Riviere-noire, demander la grace » d'une pauvre eſclave maronne, à qui » j'ai donné ce matin le déjeûné de la » maiſon, parce qu'elle mouroit de faim; » & voilà que les noirs marons nous ont » ramenés ». Madame de la Tour embraſſa ſa fille, ſans pouvoir parler; & Virginie, qui ſentit ſon viſage mouillé des larmes de ſa mere, lui dit : « Vous me » payez de tout le mal que j'ai ſouffert » ! Marguerite, ravie de joie, ſerroit Paul dans ſes bras, & lui diſoit : « Et toi auſſi, » mon fils, tu as fait une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leur caſe avec leurs enfans, elles donnerent bien à manger aux noirs marons, qui s'en retournerent dans leurs bois, en leur ſouhaitant toute ſorte de proſpérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur & de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne déſiroient point au dehors une vaine répu-

tation que donne l'intrigue, & qu'ôte la calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins & leurs juges. Dans cette isle, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus & même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine: « Qu'est-ce qui de-» meure là-haut dans ces petites cases » ? ceux-ci répondoient, sans les connoître: « Ce sont de bonnes gens ». Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations, la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchans, & de vivre avec les méchans si on ne leur cache sa haine sous

de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, & quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les rempliſſoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'hiſtoire scandaleuse de la société ne fourniſſoit point de matiere à leurs converſations, celle de la nature les rempliſſoit de raviſſement & de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers, l'abondance, les graces, les plaiſirs purs, ſimples & toujours renaiſſans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuſte & plus intelligent que les Euro-

péens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui dans les bois voisins, déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, & de dattiers, dont le fruit est plein d'une crême sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui éleve droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins, & des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs & de

jam-roſes. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître de l'ombrage & des fruits. Sa main laborieuſe avoit répandu la fécondité juſque dans les lieux les plus ſtériles de cet enclos. Diverſes eſpeces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient ſur les têtes noires des roches, & ſembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà & là, le long des eſcarpemens de la montagne.

Il avoit diſpoſé ces végétaux de maniere qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un ſeul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce baſſin, les herbes qui s'élevent peu, enſuite les arbriſſeaux, puis les arbres moyens, & enfin les grands arbres, qui en bordoient la circonférence, de ſorte que ce vaſte enclos paroiſſoit de ſon centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits & de fleurs, renfer-

mant des plantes potageres, des lisieres de prairies, & des champs de riz & de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les semences sont volatiles, & sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, & chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendoient du sommet de ces rochers, formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure, les arbres en fleur, les rochers, & l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart, aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils & de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier

qui tournoit autour de ce baſſin, & dont pluſieurs rameaux venoient ſe rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, & accordé, par la plus heureuſe harmonie, la facilité de la promenade avec l'aſpérité du ſol, & les arbres domeſtiques avec les ſauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarraſſe maintenant ces chemins, ainſi que la plupart du terrain de cette iſle, il avoit formé çà & là des pyramides, dans les aſſiſes deſquelles il avoit mêlé de la terre & des racines de roſiers, de poincillades & d'autres arbriſſeaux qui ſe plaiſent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides ſombres & brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés ſur leurs bords, formoient des ſouterrains voûtés, inacceſſibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un ſentier conduiſoit dans

un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson, ici un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguoit en plein midi aucun objet: sur la pointe de ce grand rocher voisin, qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, & jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, & des dernieres harmonies de la lumiere & des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont

je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul & Virginie, dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'appercevoient, ainsi qu'on éleve un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages, à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siecles, & s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas le seul, & que d'autres hommes, dans ces même lieux, ont senti, pensé & souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend

notre ame dans les champs de l'infini, & lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul & de Virginie, ces vers d'Horace :

. . . . Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter zephyros.

« Que les freres d'Hélene, astres charmans comme vous, & que le pere des vents vous dirigent, & ne fassent souffler que le zéphyre ».

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois pour regarder au loin la mer agitée.

Fortunatus & ille deos qui novit agrestes !

« Heureux, mon fils, de ne connoître que les divinités champêtres » !

Et cet autre au-dessus de la porte de la

cabane de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée.

At secura quies, & nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, & une » vie qui ne sait pas tromper ».

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin : elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long & trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajou- » toit-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS » CONSTANTE. — Cette devise, lui ré- » pondis-je, conviendroit encore mieux » à la vertu ». Ma réflexion la fit rougir ».

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers, de bananiers & de jam-roses plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie & Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à

l'ombre

l'ombre duquel madame de la Tour & Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE & de NORMANDIE, à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises & des pois. Domingue & Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appeloient ANGOLA & FOULLEPOINTE, deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, & où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, & en calmoient les regrets dans une terre étrangere. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, & qui, semblable à un champ de la Grece, n'offre plus que des ruines & des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ, est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, & l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion que leur jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale,

mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçoient leurs palmes, & laissoient pendre eurs jeunes grappes de cocos au dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns & humides, rayonnoient en étoiles vertes & noires, de larges capillaires, & flottoient au gré des vents, des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissoient des lisieres de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, & des pimens, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, & les basiliers à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à des draperies flot-

tantes, qui formoient sur le flanc des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau & l'alouette marine; & au haut des airs la noire frégate avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnent, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique & sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chevres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, & se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de

la forêt voisine, des nids de toute sorte d'oiseaux. Les peres & les meres de ces oiseaux suivirent leurs petits, vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs & de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bangalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendoient des lataniers voisins; des perdrix accouroient sous l'herbe: tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul & elle s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits & de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois dans ce lieu, vos meres vous serrant dans leurs bras, béniſſoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur

vieilleſſe, & de vous voir entrer dans la vie, ſous de ſi heureux auſpices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal. Des calebaſſes pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz ſur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offroient à la fois les mets les plus ſains, les couleurs les plus gaies & les ſucs les plus agréables.

La converſation étoit auſſi douce & auſſi innocente que ces feſtins. Paul y parloit ſouvent des travaux du jour & de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque choſe d'utile pour la ſociété. Ici, les ſentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal aſſis; ces jeunes berceaux ne rendoient pas aſſez d'ombrage; Virginie ſeroit mieux là.

Dans la ſaiſon pluvieuſe, ils paſſoient

le jour tous ensemble dans la case, maîtres & serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe & des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches, & auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, & des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite & par sa mere, y préparoit des sorbets & des cordiaux, avec le jus des cannes à sucre, des citrons & des cédrats.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe; ensuite, madame de la Tour ou Marguerite racontoient quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une isle déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel

de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hoſpitalité envers de ſemblables malheureux. Cependant les deux familles ſe ſéparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de ſe revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens ſur la couverture de leurs caſes, ou à celui des vents, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui ſe briſoient ſur le rivage. Elles béniſſoient Dieu de leur ſécurité perſonnelle, dont le ſentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de la Tour liſoit publiquement quelque hiſtoire touchante de l'ancien ou du nouveau teſtament. Ils raiſonnoient peu ſur ces livres ſacrés; car leur théologie étoit toute en ſentiment, comme celle de la nature, & leur morale toute en action, comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours deſtinés aux plaiſirs & d'autres à la triſteſſe. Chaque jour étoit pour eux un jour

de fête, & tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une Intelligence infinie, toute-puissante & amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême, les rempliſſoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, & d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes & dans leurs enfans, ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroiſſoit triſte, tous les autres se réuniſſoient autour de lui, & l'enlevoient aux penſées ameres, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractere particulier: Marguerite, une gaieté vive: madame de la Tour, une théologie douce;

Virginie, des careſſes tendres; Paul, de la franchiſe & de la cordialité; Marie & Domingue même, venoient à ſon ſecours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé, & ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainſi, des plantes foibles s'entrelacent enſemble, pour réſiſter aux ouragans.

Dans la belle ſaiſon, ils alloient tous les dimanches à la meſſe à l'égliſe des Pamplemouſſes, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empreſſerent pluſieurs fois de faire la connoiſſance de ces familles ſi unies, & de les inviter à des parties de plaiſir. Mais elles repouſſerent toujours leurs offres avec honnêteté & reſpect, perſuadées que les gens puiſſans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaiſans, & qu'on ne peut être complaiſant qu'en flattant les paſſions d'autrui, bonnes & mauvaiſes. D'un autre côté, elles n'évi-

toient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médisans & grossiers. Elles passerent d'abord auprès des uns pour timides; & auprès des autres pour fieres; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes, sur-tout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches & la confiance des pauvres.

Après la messe, on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mere malade, dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, & elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude & dans un corps infirme. Madame de la Tour

parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de là, les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie; car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remedes nécessaires aux malades, & qui les leur présentoit, avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-longue, jusque chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite riviere qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens, par ces douces & cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions des rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivieres, qui ne sont guere ici que de grands ruisseaux. Nous

y apportions de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fournit en abondance. Nous pêchions sur ces rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crâbes, des oursins, des huîtres & des coquillages de toute espece. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les récifs, au devant des lames, puis à leur approche, il fuyoit sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses & mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la greve. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçans, & disoit que ces jeux-là lui faisoient grand'peur.

Nos repas étoient suivis des chants & des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, & les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la maniere des noirs, elle exécutoit, avec Paul, une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations: elle est si naturelle & si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mere, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine

voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue & Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, & feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, rempliſſoit la cruche de Virginie, & en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, & j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve & pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangere après une longue absence. Domingue & Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà & là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit en tremblant à ses queſtions. Bientôt ému de pitié, il accou-

doit un asyle à l'innocence, & l'hospitalité à l'infortune. Il rempliſſoit le tablier de Virginie de toutes ſortes de proviſions, & l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage, malgré ſon indigence. Madame de la Tour à cette ſcene, venant à ſe rappeler l'abandon où l'avoient laiſſée ſes propres parens, ſon veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, ſuivie maintenant de l'eſpoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; & ce ſouvenir confus de maux & de biens, nous faiſoit verſer à tous des larmes de douleur & de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on ſe croyoit tranſporté dans les champs de la Syrie ou de la Paleſtine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations & d'orcheſtre convenables à ce ſpectacle. Le lieu de la ſcene étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt,

dont les percés faiſoient autour de nous pluſieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais quand le ſoleil étoit deſcendu à l'horizon, ſes rayons briſés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuſes, qui produiſoient le plus majeſtueux effet. Quelquefois ſon diſque tout entier paroiſſoit à l'extrémité d'une avenue, & la rendoit toute étincelante de lumiere. Le feuillage des arbres, éclairé en deſſous de ſes rayons ſafranés, brilloit des feux de la topaze & de l'éméraude. Leurs troncs mouſſeux & bruns paroiſſoient changés en colonnes de bronze antique, & les oiſeaux déjà retirés en ſilence ſous la ſombre feuillée, pour y paſſer la nuit, ſurpris de revoir une ſeconde aurore, ſaluoient tout à la fois l'aſtre du jour par mille & mille chanſons.

La nuit nous ſurprenoit bien ſouvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté

de l'air, & la douceur du climat, nous permettoit de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournoit dans sa case, & la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne-foi & de simplicité dans cette isle sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, & qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul & Virginie, des jours de plus grande réjouissance; c'étoient les fêtes de leurs meres. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir & de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'isle, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, & qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des

bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, & elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour & Marguerite. On voyoit alors arriver une mere de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres & si timides, qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particuliere, qui en augmentoit selon elle l'agrément: cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mere; son frere avoit cueilli lui-même ce fruit au

haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes & satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son » bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant » de celui des autres ». Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur faire plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mere, quelques-uns des siens, & elle chargeoit Paul d'aller secrétement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisoit le bien, à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice, & montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse

donner tant de lumieres & de plaisirs. Votre ame circonscrite dans une petite sphere de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature & le cœur sont inépuisables. Paul & Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire & de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, & les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est » temps de dîner, disoit Virginie à la famille, les ombres des banniers sont à » leurs pieds »; ou bien: « La nuit s'ap» proche, les tamarins ferment leurs » feuilles. — Quand viendrez-vous nous » voir? lui disoient quelques amis du voi» sinage. — Aux cannes de sucre, ré-

» pondoit Virginie. — Votre visite nous » sera encore plus douce & plus agréa- » ble, reprenoient ces jeunes filles ». Quand on l'interrogeoit sur son âge & sur celui de Paul : « Mon frere, disoit- » elle, est de l'âge du grand cocotier de » la fontaine, & moi de celui du plus » petit. Les manguiers ont donné douze » fois leurs fruits, & les orangers vingt- » quatre fois leurs fleurs, depuis que je » suis au monde ». Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celles des Faunes & des Dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs meres, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, & d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, & de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches & savans à notre maniere ? leurs besoins & leur ignorance ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se commu-

niquassent quelques secours ou quelques lumieres; oui, des lumieres; & quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front, aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur ame en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes & leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approcherent, & converserent d'abord comme frere & comme sœur; Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve; & Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a

mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux. « Lorsque je suis » fatigué, ta vue me délasse. Quand du » haut de la montagne, je t'apperçois au » fond de ce vallon, tu me parois, au » milieu de nos vergers, comme un bou- » ton de rose. Si tu marches vers la maison » de nos meres, la perdrix qui court vers » ses petits, a un corsage moins beau & » une démarche moins légere. Quoique » je te perde de vue à travers les arbres, » je n'ai pas besoin de te voir pour te » retrouver; quelque chose de toi que » je ne puis dire, reste pour moi dans » l'air où tu passes, sur l'herbe où tu » t'assieds. Lorsque je t'approche, tu » ravis tous mes sens. L'azur du ciel est » moins beau que le bleu de tes yeux; » le chant des bengalis, moins doux que » le son de ta voix. Si je te touche seu- » lement du bout du doigt, tout mon » corps frémit de plaisir. Souviens-toi » du jour où nous passâmes à travers

» les cailloux roulans de la riviere des » Trois-mamelles. En arrivant sur ses » bords, j'étois déjà bien fatigué; mais » quand je t'eus prise sur mon dos, il » me sembloit que j'avois des ailes comme » un oiseau. Dis-moi par quel charme » tu as pu m'enchanter? Est-ce par ton » esprit? mais nos meres en ont plus » que nous deux. Est-ce par tes caresses? » mais elles m'embrassent plus souvent » que toi. Je crois que c'est par ta bonté. » Je n'oublierai jamais que tu as marché » nu-pieds jusqu'à la Riviere-noire, » pour demander la grace d'une pauvre » esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, » prends cette branche fleurie de citron- » nier, que j'ai cueillie dans la forêt. » Tu la mettras la nuit près de ton lit. » Mange ce rayon de miel; je l'ai pris » pour toi au haut d'un rocher. Mais au- » paravant, repose-toi sur mon sein, & » je serai délassé ».

Virginie lui répondoit: « O mon frere!

» les rayons du soleil au matin, au haut
» de ces rochers, me donnent moins de
» joie que ta présence. J'aime bien ma
» mere, j'aime bien la tienne; mais quand
» elles t'appellent mon fils, je les aime
» encore davantage. Les caresses qu'elles
» te font, me font plus sensibles que
» celles que j'en reçois. Tu me demandes
» pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui
» a été élevé ensemble, s'aime. Vois nos
» oiseaux; élevés dans les mêmes nids,
» ils s'aiment comme nous; ils sont tou-
» jours ensemble comme nous. Ecoute
» comme ils s'appellent & se répondent
» d'un arbre à l'autre. De même, quand
» l'écho me fait entendre les airs que tu
» joues sur ta flûte, au haut de la mon-
» tagne, j'en répete les paroles au fond
» de ce vallon. Tu m'es cher, sur-tout
» depuis le jour où tu voulois te battre
» pour moi contre le maître de l'esclave.
» Depuis ce temps-là, je me suis dit bien
» des fois: Ah! mon frere a un bon cœur;

» ſans lui, je ſerois morte d'effroi. Je » prie Dieu tous les jours, pour ma mere, » pour la tienne, pour toi, pour nos » pauvres ſerviteurs; mais quand je pro- » nonce ton nom, il me ſemble que ma » dévotion augmente. Je demande ſi inſ- » tamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun » mal! Pourquoi vas-tu ſi loin & ſi haut, » me chercher des fraits & des fleurs? » n'en avons-nous pas aſſez dans le jar- » din? Comme te voilà fatigué! tu es » tout en nage ». Et avec ſon petit mou- choir blanc, elle lui eſſuyoit le front & les joues, & elle lui donnoit pluſieurs baiſers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie ſe ſentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus ſe marbroient de noir, ſon teint jauniſſoit; une langueur univerſelle abattoit ſon corps. La ſérénité n'étoit plus ſur ſon front, ni le ſourire ſur ſes levres. On la voyoit tout-à-coup gaie ſans joie, & triſte ſans chagrin. Elle

fuyoit ſes jeux innocens, ſes doux travaux, & la ſociété de ſa famille bien-aimée. Elle erroit çà & là dans les lieux les plus ſolitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos, & ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras ſubit la ſaiſiſſoit; un rouge vif coloroit ſes joues pâles, & ſes yeux n'oſoient plus s'arrêter ſur les ſiens. Paul lui diſoit: « La verdure couvre ces ro» chers, nos oiſeaux chantent quand ils » te voient; tout eſt gai autour de toi, » toi ſeule es triſte ». Et il cherchoit à la ranimer en l'embraſſant; mais elle détournoit la tête, & fuyoit tremblante vers ſa mere. L'infortunée ſe ſentoit troublée par les careſſes de ſon frere. Paul ne comprenoit rien à des caprices ſi nouveaux & ſi étranges. Un mal n'arrive guere ſeul.

Un de ces étés qui déſolent de temps

à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses rivages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'isle de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y regne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussiere s'élevoient sur les chemins, & restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, & la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, & paroissoient au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphere embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit dans un horizon embrumé d'une grandeur dé-

mesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur; mais par-tout le sol étoit brûlant, & l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes & des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, & ne trouvoit dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine; elle en apperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, & mille souvenirs agréa-

bles se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mere & Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, & semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus & sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frere & à la sienne, qui entrelaçoient au-dessus de sa tête, leurs rameaux verts & leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; & elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, & un feu dévorant la saisit. Aussi-tôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages & de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mere, chercher un appui contre elle-même. Plusieurs

fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, & posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétroit bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler. « Mon enfant, » lui disoit-elle, adresse-toi à Dieu, qui » dispose à son gré de la santé & de la vie. » Il t'éprouve aujourd'hui pour te récom- » penser demain. Songe que nous ne som- » mes sur la terre que pour exercer la » vertu ».

Cependant ces chaleurs excessives éle- verent de l'océan des vapeurs qui cou- vrirent l'isle comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, & de longs sillons de feu sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux

firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines & les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tomberent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin étoit devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite isle; & l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres & les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte & les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs & fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, & enfonçant là un pieu; il ne ren-

troit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-est, & le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, & lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, & ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais & sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà & là de l'écume des torrens, qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvroient les lisieres des prairies, & avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers

étoient debout, & bien verdoyans; mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul: « Vous aviez apporté ici des » oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez » planté ce jardin, il est détruit. Tout pé- » rit sur la terre, il n'y a que le ciel qui » ne change point ». Paul lui répondit: « Que ne puis-je vous donner quelque » chose du ciel! mais je ne possede rien, » même sur la terre. —Virginie reprit, en » rougissant: Vous avez à vous le portrait » de saint Paul ». A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mere. Ce portrait étoit une petite miniature, représentant l'hermite Paul. Marguerite, y avoit une grande dévotion: elle l'avoit porté long-temps suspendu à son cou, étant fille; ensuite devenue mere,

elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, & délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, & à lui donner pour patron un saint qui avoit passé sa vie loin des hommes, qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frere, il ne me sera jamais » enlevé tant que je vivrai, & je n'ou» blierai jamais que tu m'as donné la seule » chose que tu possedes au monde ». A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité & de tendresse, Paul voulut l'embrasser, mais, aussi légere qu'un oiseau, elle lui échappa, & le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame

de

de la Tour : « Pourquoi ne marions-nous » pas nos enfans ? Ils ont l'un pour l'autre » une passion extrême, dont mon fils ne » s'apperçoit pas encore. Lorsque la nature » lui aura parlé, en vain nous veillons sur » eux, tout est à craindre ». Madame de la Tour lui répondit : « Ils sont trop jeunes » & trop pauvres. Quel chagrin pour nous, » si Virginie mettoit au monde des enfans » malheureux, qu'elle n'auroit peut-être » pas la force d'élever ! Ton noir Domin- » gue est bien cassé ; Marie est infirme. » Moi-même, chere amie, depuis quinze » ans, je me sens fort affoiblie. On vieillit » promptement dans les pays chauds, & » encore plus vîte dans le chagrin. Paul » est notre unique espérance. Attendons » que l'âge ait formé son tempérament, & » qu'il puisse nous soutenir par son tra- » vail. A présent, tu le sais, nous n'avons » guere que le nécessaire de chaque jour. » Mais en faisant passer Paul dans l'Inde » pour un peu de temps, le commerce lui

» fournira de quoi acheter quelque eſclave ;
» & à ſon retour ici, nous le marierons
» à Virginie, car je crois que perſonne ne
» peut rendre ma chere fille heureuſe que
» ton fils Paul. Nous en parlerons à notre
» voiſin ».

En effet, ces dames me conſulterent, & je fus de leurs avis. « Les mers de l'Inde » ſont belles, leur dis-je. En prenant une » ſaiſon favorable pour paſſer d'ici aux » Indes, c'eſt un voyage de ſix ſemaines » au plus, & d'autant de temps pour en » revenir. Nous ferons dans notre quartier » une pacotille à Paul ; car j'ai des voiſins » qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne » lui donnerions que du coton brut, dont » nous ne faiſons aucun uſage, faute de » moulins pour l'éplucher, du bois d'é- » bene ſi commun ici, qu'il ſert au chauf- » fage, & quelques réſines qui ſe perdent » dans nos bois : tout cela ſe vend aſſez » bien aux Indes, & nous eſt fort inutile » ici ».

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage, & avant tout, e voulus en prévenir Paul ; mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge ! « Pourquoi voulez-» vous que je quitte ma famille, pour » je ne sais quel projet de fortune ? Y » a-t-il un commerce au monde plus avan-» tageux que la culture d'un champ, qui » rend quelquefois cinquante & cent » pour un ? Si nous voulons faire le com-» merce, ne pouvons-nous pas le faire » en portant notre superflu d'ici à la » ville, sans que j'aille courir aux Indes ? » Nos meres me disent que Domingue » est vieux & cassé ; mais moi, je suis » jeune, & je me renforce chaque jour. » Il n'a qu'à leur arriver pendant mon » absence quelque accident, sur-tout à » Virginie, qui est déjà souffrante. Oh » non, non ! je ne saurois me résoudre » à les quitter ».

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie, & le désir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces deux jeunes gens, en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, & que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa niece de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, & la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue & Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colere. Virginie, les yeux fixés sur sa mere, n'osoit proférer un mot ». Pourriez-vous nous quitter » maintenant, dit Marguerite à madame » de la Tour ? — Non, mon amie, non, » mes enfans, reprit madame de la Tour : » je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec » vous, & c'est avec vous que je veux » mourir. Je n'ai connu le bonheur que » dans votre amitié. Si ma tante est dé- » rangée, d'anciens chagrins en sont cause. » J'ai été blessée au cœur par la dureté » de mes parens & par la perte de mon » cher époux. Mais depuis, j'ai goûté plus » de consolation & de félicité avec vous, » sous ces pauvres cabanes, que jamais » les richesses de ma famille ne m'en ont » fait même espérer dans ma patrie ».

A ce discours, des larmes de joie cou-

lerent de tous les yeux. Paul, serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous quitterai pas non plus ; » je n'irai point aux Indes. Nous travaille- » rons tous pour vous, chere maman ; rien » ne vous manquera jamais avec nous ». Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, & qui fut la plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour d'une gaieté douce, & le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la priere du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'etoit M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café & du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des

patates chaudes & des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, & pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulieres; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui ». Vous » avez, ajouta-t-il, madame, une tante de » qualité & fort riche à Paris, qui vous » réserve sa fortune, & vous attend au- » près d'elle ». Madame de la Tour repondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit » M. de la Bourdonnais, pour mademoi- » selle votre fille, si jeune & si aimable, » vous ne sauriez, sans injustice, la priver » d'une si grande succession. Je ne vous » cache pas que votre tante a employé » l'autorité pour la faire venir auprès

» d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce su-
» jet, d'uſer, s'il le falloit, de mon pou-
» voir; mais ne l'exerçant que pour rendre
» heureux les habitans de cette colonie,
» j'attends de votre volonté ſeule un ſa-
» crifice de quelques années, d'où dépend
» l'établiſſement de votre fille, & le bien-
» être de toute votre vie. Pourquoi vient-
» on aux iſles? n'eſt-ce pas pour y faire
» fortune? N'eſt-il pas bien plus agréable
» de l'aller retrouver dans ſa patrie»?

En diſant ces mots, il poſa ſur la table un gros ſac de piaſtres que portoit un de ſes noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui eſt » deſtiné aux préparatifs de voyage de » mademoiſelle votre fille, de la part de » votre tante ». Enſuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour, de ne s'être pas adreſſée à lui dans ſes beſoins, en la louant cependant de ſon noble courage. Paul auſſi-tôt prit la parole, & dit au gouverneur: « Monſieur, » ma mere s'eſt adreſſée à vous, & vous

» l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre » enfant, madame ? dit M. de la Bourdonnais à madame de la Tour. — Non, » monsieur, reprit-elle ; celui-ci est le » fils de mon amie ; mais lui & Virginie nous sont communs & également » chers. — Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis » l'expérience du monde, vous connoîtrez le malheur des gens en place ; vous » saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent » au vice intrigant, ce qui appartient au » mérite qui se cache ».

M. de la Bourdonnais, invité par madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la maniere des Créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre, de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, & du zele même de leurs vieux domestiques. « Il n'y » a, dit-il ici, que des meubles de bois ;

» mais on y trouve des visages sereins » & des cœurs d'or ». Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je désire être votre ami, car vous » êtes un honnête homme ». M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul, en lui serrant la main, & l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné, il prit madame de la Tour en particulier, & lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France, sur un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagere ; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il en s'en » allant, ne peut pas traîner plus de deux » ans. Ses amis me l'ont mandé. Songez-y » bien. La fortune ne vient pas tous les

» jours. Consultez-vous. Tous les gens » de bon sens seront de mon avis ». Elle lui répondit « que ne désirant désormais » d'autre bonheur dans le monde que » celui de sa fille, elle laisseroit son dé- » part pour la France entiérement à sa » disposition ».

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie & Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, & lui dit: « Mon » enfant, nos domestiques sont vieux; » Paul est bien jeune, Marguerite vient » sur l'âge; je suis déjà infirme: si j'allois » mourir, que deviendriez-vous sans for- » tune au milieu de ces déserts? Vous » resteriez donc seule, n'ayant personne » qui puisse vous être d'un grand secours, » & obligée pour vivre, de travailler sans » cesse à la terre comme une mercenaire. » Cette idée me pénetre de douleur ». Virginie lui répondit: « Dieu nous a con-

» damnés au travail. Vous m'avez appris » à travailler, & à le bénir chaque jour. » Jusqu'à présent, il ne nous a point » abandonnés, il ne nous abandonnera » point encore. Sa providence veille particuliérement sur les malheureux. Vous » me l'avez dit tant de fois, ma mere! » Je ne saurois me résoudre à vous quitter ». Madame de la Tour, émue, reprit; « Je n'ai pas d'autre projet que de » te rendre heureuse, & de te marier un » jour avec Paul, qui n'est point ton frere. » Songe maintenant que sa fortune dépend » de toi ».

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ces yeux le voile qu'elle a sur son cœur; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secretes de son amour s'échappent comme par une barriere ouverte, & les doux épanchemens de la confiance succedent aux réserves & aux mysteres dont elle s'environnoit.

Virginie,

Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mere, lui raconta quels avoient été ses combats, qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mere tendre qui approuvoit son inclination, & qui la dirigeroit par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, & sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit: « Mon » enfant, je ne veux point te contraindre; » délibere à ton aise, mais cache ton amour » à Paul. Quand le cœur d'une fille est » pris, son amant n'a plus rien à lui de» mander ».

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit

un ecclésiastique missionnaire de l'isle, & confesseur de madame de la Tour & de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. « Mes enfans, dit-il en entrant, » Dieu soit loué ! Vous voilà riches. Vous » pourrez écouter votre bon cœur, faire » du bien aux pauvres. Je sais ce que vous » a dit M. de la Bourdonnais, & ce que » vous lui avez répondu. Bonne maman, » votre santé vous oblige de rester ici ; » mais vous, jeune demoiselle, vous n'a- » vez point d'excuse. Il faut obéir à la » Providence, à nos vieux parens, même » injustes. C'est un sacrifice, mais c'est » l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour » nous ; il faut, à son exemple, se dévouer » pour le bien de sa famille. Votre voyage » en France aura une fin heureuse. Ne » voulez-vous pas bien y aller, ma chere » demoiselle » ?

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'ordre de Dieu, » je ne m'oppose à rien. Que la volonté

» de Dieu soit faite, dit-elle en pleurant ».

Le missionnaire sortit, & fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de la Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, & que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, & mes raisons naturelles contre les préjugés du monde & une autorité sacrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, & elle ne délibéra plus, depuis la décision de son confesseur, Marguerite même, qui, malgré les avan-

tages qu'elle espéroit pour son fils de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secretes de madame de la Tour & de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. « On trame quelque » chose contre moi, dit-il, puisqu'on se » cache de moi ».

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'isle, que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espece. Ils déployerent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde, de superbes bassins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate & de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs & des plus rares, à fond sablé & à rameaux verts. Ils déroulerent de

magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main; des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs & jaunes, & jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur les prix & les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mere, à Marguerite & à son fils. » Ceci, disoit-elle, étoit bon pour des » meubles, cela pour l'usage de Marie » & de Domingue ». Enfin le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de

ces dons de la fortune, qui lui préfageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en va ; elle fait déjà » les apprêts de son voyage. Passez chez » nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mere & de la » mienne, pour la retenir ». Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la maniere des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légere & élevée se dessinoit parfaitement sous son corset, & ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie ; &

son cœur agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, & à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier: « Pourquoi, mon fils, te nourrir de „ fausses espérances, qui rendent les pri- „ vations encore plus ameres? Il est temps „ que je te découvre le secret de ta vie „ & de la mienne. Mademoiselle de la „ Tour appartient, par sa mere, à une „ parente riche & de grande condition: „ pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre „ paysanne, &, qui pis est, tu es bâtard ».

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul; il ne l'avoit jamais ouï prononcer: il en demanda la signification à sa mere, qui lui répondit: « Tu n'as point

„ eu de pere légitime. Lorſque j'étois „ fille, l'amour me fit commettre une „ foibleſſe dont tu as été le fruit. Ma „ faute t'a privé da ta famille paternelle, „ & mon repentir, de ta famille mater- „ nelle. Infortuné, tu n'as d'autres pa- „ rens que moi ſeule dans le monde » ! & elle ſe mit à répandre des larmes. Paul la ſerrant dans ſes bras, lui dit : « Oh, „ ma mere ! puiſque je n'ai d'autres „ parens que vous dans le monde, je „ vous en aimerai davantage. Mais quel „ ſecret venez-vous de me révéler ! Je „ vois maintenant la raiſon qui éloigne „ de moi mademoiſelle de la Tour de- „ puis deux mois, & qui la décide au- „ jourd'hui à partir. Ah ! ſans doute, elle „ me mépriſe » !

Cependant, l'heure du ſouper étant venue, on ſe mit à table, où chacun des convives, agité de paſſions différentes, mangea peu, & ne parla point. Virgi- nie en ſortit la premiere, & fut s'aſſeoir

au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, & vint se mettre auprès d'elle. L'un & l'autre garderent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, & dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumiere se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'isle & sur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit & la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissoient sous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel & se réfléchissoient au sein de la mer qui répétoit leurs images tremblan-

tes. Virginie parcouroit avec des regards distraits, son vaste & sombre horizon, distingué du rivage de l'isle par les feux rouges des pêcheurs. Elle apperçut à l'entrée du port une lumiere & une ombre: c'étoit le fanal & le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, & qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, & détourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite & moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; & dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit: « Mademoiselle, vous „ partez, dit-on, dans trois jours. Vous „ ne craignez pas de vous exposer aux „ dangers de la mer.... de la mer dont „ vous êtes si effrayée! — Il faut, répon„ dit Virginie, que j'obéisse à mes parens,

„à mon devoir. — Vous nous quittez, „reprit Paul, pour une parente éloignée, „que vous n'avez jamais vue! — Hélas! „dit Virginie, je voulois rester ici toute „ma vie; ma mere ne l'a pas voulu. Mon „confesseur m'a dit que la volonté de „Dieu étoit que je partisse; que la vie „étoit une épreuve..... Oh c'est une „épreuve bien dure »!

» Quoi, repartit Paul, tant de raisons „vous ont décidée, & aucune ne vous „a retenue! Ah! il en est encore que „vous ne me dites pas. La richesse a de „grands attraits. Vous trouverez bientôt, „dans un nouveau monde, à qui donner „le nom de frere que vous ne me don„nez plus. Vous le choisirez, ce frere, „parmi des gens dignes de vous par une „naissance & une fortune que je ne peux „vous offrir. Mais, pour être plus heu„reuse, où voulez-vous aller? Dans quelle „terre aborderez-vous, qui vous soit plus „chere que celle où vous êtes née? Où

„ formerez-vous une ſociété plus aima-
„ ble que celle qui vous aime ? Comment
„ vivrez-vous ſans les careſſes de votre
„ mere, auxquelles vous êtes ſi accou-
„ tumée ? Que deviendra-t-elle elle-même,
„ déjà ſur l'âge, lorſqu'elle ne vous ver-
„ ra plus à ſes côtés, à table, dans la
„ maiſon, à la promenade où elle s'ap-
„ puyoit ſur vous ? Que deviendra la
„ mienne, qui vous chérit autant qu'elle ?
„ Que leur dirai-je à l'une & à l'autre,
„ quand je les verrai pleurer de votre
„ abſence ? Cruelle ! je ne vous parle point
„ de moi : mais que deviendrai-je moi-
„ même, quand le matin je ne vous verrai
„ plus avec nous, & que la nuit vien-
„ dra ſans nous réunir ; quand j'apperce-
„ vrai ces deux palmiers plantés à notre
„ naiſſance, & ſi long-temps témoins de
„ notre amitié mutuelle ? Ah ! puiſqu'un
„ nouveau ſort te touche, que tu cher-
„ ches d'autres pays que ton pays natal,
„ d'autres biens que ceux de mes travaux,

» laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau
» où tu pars. Je te rassurerai dans les tem-
» pêtes qui te donnent tant d'effroi sur la
» terre. Je reposerai ta tête sur mon sein ;
» je réchaufferai ton cœur contre mon
» cœur ; & en France, où tu vas chercher
» de la fortune & de la grandeur, je te ser-
» virai comme ton esclave. Heureux de
» ton seul bonheur, dans ces hôtels où je
» te verrai servie & adorée, je serai encore
» assez riche & assez noble, pour te faire
» le plus grand des sacrifices, en mourant
» à tes pieds ».

Les sanglots étouffèrent sa voix, & nous entendîmes aussi-tôt celle de Virginie, qui lui disoit ces mots entre-coupés de soupirs... « C'est pour toi que je pars, ...
» pour toi que j'ai vu chaque jour courbé
» par le travail pour nourrir deux familles
» infirmes. Si je me suis prêtée à l'occa-
» sion de devenir riche, c'est pour te ren-
» dre mille fois le bien que tu nous a fait.
» Est-il une fortune digne de ton amitié ?

» que me dis-tu de ta naissance ? Ah ! s'il
» m'étoit encore possible de me donner un
» frere, en choisirois-je un autre que toi ?
» O Paul ! ô Paul ! tu m'es beaucoup plus
» cher qu'un frere ! Combien m'en a-t-il
» coûté pour te repousser loin de moi ! Je
» voulois que tu m'aidasses à me séparer
» de moi-même, jusqu'à ce que le ciel
» pût bénir notre union. Maintenant, je
» reste, je pars, je vis, je meurs : fais
» de moi ce que tu veux. Fille sans vertu !
» j'ai pu résister à tes caresses, & je ne
» peux soutenir ta douleur » !

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, & la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle,
» rien ne pourra m'en détacher ». Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez,
» qu'allons-nous devenir » ?

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon
» fils... mon fils... Vous ma mere, lui dit-
» il, vous qui séparez le frere d'avec la

» sœur ! Tous deux nous avons sucé votre
» lait ; tous deux élevés sur vos genoux ,
» nous avons appris de vous à nous aimer ;
» tous deux nous nous le sommes dit mille
» fois. Et maintenant vous l'éloignez de
» moi ! vous l'envoyez en Europe , dans
» ce pays barbare qui vous a refusé un
» asyle , & chez des parens cruels qui vous
» ont vous-même abandonnée. Vous me
» direz : Vous n'avez plus de droits sur
» elle , elle n'est pas votre sœur. Elle est
» tout pour moi , ma richesse , ma famille ,
» ma naissance , tout mon bien. Je n'en
» connois plus d'autre. Nous n'avons eu
» qu'un toit , qu'un berceau ; nous n'au-
» rons qu'un tombeau. Si elle part , il faut
» que je la suive. Le gouverneur m'en
» empêchera ? M'empêchera-t-il de me
» jeter à la mer ? Je la suivrai à la nage.
» La mer ne sauroit m'être plus funeste
» que la terre. Ne pouvant vivre ici
» près d'elle , au moins je mourrai sous
» ses yeux , loin de vous. Mere barbare !

» femme ſans pitié ! puiſſe cet océan où
» vous l'expoſez, ne jamais vous la rendre !
» puiſſent ſes flots vous rapporter mon
» corps, & le roulant avec le ſien parmi
» les cailloux de ces rivages, vous donner,
» par la perte de vos deux enfans, un ſujet
» éternel de douleur » !

A ces mots, je le ſaiſis dans mes bras ; car le déſeſpoir lui ôtoit la raiſon. Ses yeux étinceloient ; la ſueur couloit à groſſes gouttes ſur ſon viſage en feu ; ſes genoux trembloient, & je ſentois dans ſa poitrine brûlante, ſon cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit : « O mon
» ami ! j'atteſte les plaiſirs de notre pre-
» mier âge, tes maux, les miens, & tout
» ce qui doit lier à jamais deux infortunés,
» ſi je reſte, de ne vivre que pour toi ; ſi
» je pars, de revenir un jour peut-être à
» toi. Je vous prends à témoins, vous tous
» qui avez élevé mon enfance, qui diſ-
» poſez de ma vie & qui voyez mes larmes.

» Je le jure par ce ciel qui m'entend, par » cette mer que je dois traverser, par l'air » que je respire, & que je n'ai jamais souillé » du mensonge ».

Comme le soleil fond & précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colere impétueuse de ce jeune homme, à la voix de l'objet aimé. Sa tête altiere étoit baissée, & un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mere, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit: « Je n'y puis tenir; » mon ame est déchirée. Ce malheureux » voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, » tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit » jours que personne ici n'a dormi ».

Je dis à Paul: « Mon ami, votre sœur » restera. Demain nous en parlerons au » gouverneur; laissez reposer votre fa- » mille, & venez passer cette nuit chez » moi. Il est tard; il est minuit. La croix » du sud est droite sur l'horizon ».

Il se laissa emmener sans rien dire, & après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour & s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumiere, que l'autre ne soit livrée aux ténebres.

« Mon pere, lui dis-je, je vous en con-» jure, achevez de me raconter ce que vous » avez commencé d'une maniere si tou-» chante. Les images du bonheur nous » plaisent, mais celles du malheur nous » instruisent. Que devint, je vous prie, » l'infortuné Paul » ?

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, re-

gardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'apperçut : « Où eſt Virgi-» nie » ? Marie tourna la tête vers ſon jeune maître, & ſe mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint ſur ſes pas, & courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que ſon vaiſſeau avoit mis à la voile auſſi-tôt, & qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traverſa ſans parler à perſonne.

Quoique cette enceinte de rochers paroiſſe derriere nous preſque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en diviſent la hauteur, ſont autant d'étages par leſquels on parvient, au moyen de quelques ſentiers difficiles, juſqu'au pied de ce cône de rochers incliné & inacceſſible, qu'on appelle le Pouce. A la baſe de ce rocher eſt une eſplanade couverte de grands arbres, mais ſi élevée & ſi eſcarpée, qu'elle eſt comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le ſommet du Pouce attire

sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'isle avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entr'autres, Piterboth & les Trois-mamelles avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, & l'isle Bourbon qui est à quarante lieues de là vers l'Occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer: il étoit déjà disparu, qu'il croyoit le voir encore; & quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes & des tatamaques. Leur murmure sourd &

mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, & inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, & les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui, depuis le lever du soleil: j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, & à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation, & son premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amérement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major & du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin; & que malgré ses propres raisons, ses larmes & celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi-mourante. « Au » moins, répondit Paul, si je lui avois

» fait mes adieux, je ſerois tranquille à
» préſent. Je lui aurois dit : Virginie, ſi
» pendant le temps que nous avons vécu
» enſemble il m'eſt échappé quelque pa-
» role qui vous ait offenſée, avant de me
» quitter pour jamais, dites-moi que vous
» me la pardonnez. Je lui aurois dit : Puiſ-
» que je ne ſuis plus deſtiné à vous re-
» voir, adieu, ma chere Virginie ! adieu !
» Vivez loin de moi, contente & heu-
» reuſe » ! Et comme il vit que ſa mere & madame de la Tour pleuroient : « Cher-
» chez maintenant, leur dit-il, quelque
» autre que moi qui eſſuie vos larmes » ! Puis il s'éloigna d'elles en gémiſſant, & ſe mit à errer çà & là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il diſoit à ſes chevres & à leurs petits chevreaux, qui le ſuivoient en bêlant : « Que
» me demandez-vous ? vous ne reverrez
» plus avec moi celle qui vous donnoit
» à manger dans ſa main ». Il fut au Re-

pos de Virginie, & à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : « Pau-
» vres oiseaux ! vous n'irez plus au-devant
» de celle qui étoit votre bonne nour-
» rice ». En voyant Fidelle qui flairoit çà & là, & marchoit devant lui en quêtant, il soupira, & lui dit : Oh ! tu ne la re-
» trouveras plus jamais ». Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; & à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mere & madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la

maison, & à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance ; & , comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, & lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables : mais dès qu'il s'appercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; & comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit & les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mere & de madame de la Tour, & que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire & à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit; & dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, & dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente & inquiete, que les hommes doivent la plupart des sciences & des arts, & c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, & l'instigateur de nos lumieres & de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en préſente que les diviſions politiques. L'hiſtoire & ſur-tout l'hiſtoire moderne, ne l'intéreſſa guere davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux & périodiques, dont il n'appercevoit pas les cauſes; des guerres ſans ſujet & ſans objet; des intrigues obſcures; des nations ſans caractere, & des princes ſans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des ſentimens & des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des ſituations pareilles à la ſienne. Auſſi aucun livre ne lui fit autant de plaiſir que le Télémaque, par ſes tableaux de la vie champêtre & des paſſions naturelles au cœur humain. Il en liſoit à ſa mere & à madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage: alors ému par de touchans ſouvenirs, ſa voix s'étouffoit, & les larmes couloient;

de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité & la sagesse d'Antiope, avec les malheurs & la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs & de maximes licencieuses ; & quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre & à l'oublier.

En effet, plus d'un an & demi s'étoit écoulé, sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante & de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voix étrangere, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet & une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable & indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation

& ſon caractere, que je l'ai retenue preſque mot pour mot.

« Très-chere & bien-aimée maman,

» Je vous ai déjà écrit pluſieurs lettres „ de mon écriture ; & comme je n'en ai „ pas eu de réponſe, j'ai lieu de craindre „ qu'elles ne vous ſoient point parvenues. „ J'eſpere mieux de celle-ci, par les pré- „ cautions que j'ai priſes pour vous donner „ de mes nouvelles, & pour recevoir des „ vôtres.

„ J'ai verſé bien des larmes depuis notre „ ſéparation, moi qui n'avois preſque „ jamais pleuré que ſur les maux d'autrui ! „ Ma grand'tante fut bien ſurpriſe à mon „ arrivée, lorſque m'ayant queſtionnée „ ſur mes talens, je lui dis que je ne ſa- „ vois ni lire ni écrire. Elle me demanda „ qu'eſt-ce que j'avois donc appris depuis „ que j'étois au monde ; & quand je lui „ eus répondu que c'étoit à avoir ſoin d'un „ ménage & à faire votre volonté, elle

„ me dit que j'avois reçu l'éducation d'une
„ ſervante. Elle me mit, dès le lende-
„ main, en penſion dans une grande
„ abbaye auprès de Paris, où j'ai des maî-
„ tres de toute eſpece : ils m'enſeignent,
„ entr'autres choſes, l'hiſtoire, la géogra-
„ phie, la grammaire, la mathématique
„ & à monter à cheval ; mais j'ai de ſi foi-
„ bles diſpoſitions pour toutes ces ſcien-
„ ces, que je ne profiterai pas beaucoup
„ avec ces meſſieurs. Je ſens que je ſuis
„ une pauvre créature qui ai peu d'eſprit,
„ comme ils le font entendre. Cependant,
„ les bontés de ma tante ne ſe refroi-
„ diſſent point. Elle me donne des robes
„ nouvelles à chaque ſaiſon. Elle a mis
„ près de moi deux femmes-de-chambre,
„ qui ſont auſſi bien parées que de grandes
„ dames. Elle m'a fait prendre le titre de
„ comteſſe ; mais elle m'a fait quitter mon
„ nom de LA TOUR, qui m'étoit auſſi
„ cher qu'à vous-même, par tout ce que
„ vous m'avez raconté des peines que

» mon père avoit souffertes pour vous
» épouser. Elle a remplacé votre nom de
» femme par celui de votre famille, qui
» m'est encore cher cependant, parce qu'il
» a été votre nom de fille. Me voyant
» dans une situation aussi brillante, je
» l'ai suppliée de vous envoyer quelques
» secours. Comment vous rendre sa ré-
» ponse ? mais vous m'avez recommandé
» de vous dire toujours la vérité. Elle
» m'a donc répondu, que peu ne vous
» serviroit à rien, & que dans la vie sim-
» ple que vous menez, beaucoup vous
» embarrasseroit. J'ai cherché d'abord à
» vous donner de mes nouvelles par une
» main étrangere, au défaut de la mienne.
» Mais n'ayant à mon arrivée ici, per-
» sonne en qui je pusse prendre confiance,
» je me suis appliquée nuit & jour à ap-
» prendre à lire & à écrire ; Dieu m'a fait
» la grace d'en venir à bout en peu de
» temps. J'ai chargé de l'envoi de mes pre-
» mieres lettres les dames qui sont autour

„ de moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les
„ ont remises à ma grand'tante. Cette
„ fois j'ai eu recours à une pensionnaire
„ de mes amies : c'est sous son adresse
„ ci-jointe que je vous prie de me faire
„ passer vos réponses. Ma grand'tante m'a
„ interdit toute correspondance au-dehors,
„ qui pourroit, selon elle, mettre obstacle
„ aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il
„ n'y a qu'elle qui puisse me voir à la
„ grille, ainsi qu'un vieux seigneur de
„ ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de
„ goût pour ma personne. Pour dire la
„ vérité, je n'en ai point du tout pour
„ lui, quand même j'en pourrois prendre
„ pour quelqu'un.

„ Je vis au milieu de l'éclat de la for-
„ tune, & je ne peux disposer d'un sou.
„ On dit que si j'avois de l'argent, cela
„ tireroit à conséquence. Mes robes même
„ appartiennent à mes femmes-de-cham-
„ bre, qui se les disputent avant que je
„ les aie quittées. Au sein des richesses,

„ je ſuis bien plus pauvre que je ne l'étois
„ auprès de vous; car je n'ai rien à donner.
„ Lorſque j'ai vu que les grands talens que
„ l'on m'enſeignoit ne me procuroient pas
„ la facilité de faire le plus petit bien,
„ j'ai eu recours à mon aiguille, dont
„ heureuſement vous m'avez appris à faire
„ uſage. Je vous envoie donc pluſieurs
„ paires de bas de ma façon, pour vous
„ & maman Marguerite, un bonnet pour
„ Domingue, & un de mes mouchoirs rou-
„ ges pour Marie: je joins à ce paquet,
„ des pepins & des noyaux de fruits de
„ mes collations, avec des graines de tou-
„ tes ſortes d'arbres, que j'ai recueillies
„ à mes heures de recréation, dans le parç
„ de l'abbaye. J'y ai ajouté auſſi des ſe-
„ mences de violettes, de marguerites,
„ de baſſinets, de coquelicots, de bluets,
„ de ſcabieuſes, que j'ai ramaſſées dans les
„ champs. Il y a dans les prairies de ce
„ pays, de plus belles fleurs que dans les
„ nôtres; mais perſonne ne s'en ſoucie. Je

» suis sûre que vous & maman Marguerite » serez plus contentes de ce sac de grai- » nes, que du sac de piastres qui a été la » cause de notre séparation & de mes lar- » mes. Ce sera une grande joie pour moi, » si vous avez un jour la satisfaction de » voir des pommiers croître auprès de nos » bananiers, & des hêtres mêler leurs feuil- » lages à celui de nos cocotiers. Vous vous » croirez dans la Normandie que vous ai- » mez tant.

» Vous m'avez enjoint de vous mander » mes joies & mes peines. Je n'ai plus de » joie loin de vous : pour mes peines, je les » adoucis en pensant que je suis dans un » poste où vous m'avez mise par la vo- » lonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin » que j'y éprouve, est que personne ne me » parle ici de vous, & que je n'en puis par- » ler à personne. Mes femmes-de-chambre, » ou plutôt celles de ma grand'tante, car » elles sont plus à elles qu'à moi, me di- » sent, lorsque je cherche à amener la con-

» versation sur des objets qui me sont si » chers : Mademoiselle, souvenez-vous » que vous êtes Françoise, & que vous » devez oublier le pays des sauvages. Ah! » je m'oublierois plutôt moi-même, que » d'oublier le lieu où je suis née, & où vous » vivez! C'est ce pays-ci qui est pour moi » un pays de sauvages; car j'y vis seule, » n'ayant personne à qui je puisse faire » part de l'amour que vous portera jus- » qu'au tombeau,

» Très-chere & bien-aimée maman;

» Votre obéissante & tendre fille,

» VIRGINIE DE LA TOUR ».

» Je recommande à vos bontés, Marie » & Domingue, qui ont pris tant de soin » de mon enfance: caressez pour moi Fi- » delle, qui m'a retrouvée dans les bois ».

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui

n'avoit pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison; mais il ne savoit pas que quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chere qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandoit particuliérement à Paul deux especes de graines; celles de violettes & de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caracteres de ces plantes, & sur les lieux les plus propres à les semer: « La violette, lui mandoit-» elle, produit une petite fleur d'un vio-» let foncé, qui aime à se cacher sous des » buissons; mais son charmant parfum l'y » fait bientôt découvrir ». Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, » ajoutoit-elle, donne une jolie fleur d'un » bleu mourant, & à fond noir piqueté de » blanc. On la croiroit en deuil. On l'ap-» pelle aussi, pour cette raison, fleur de » veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres

» & battus des vents ». Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la derniere fois, & de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y apperçut un P & un V entrelacés, & formés de cheveux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible & vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mere lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, & que pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, & y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle

qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'isle, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plus tôt aux vœux ardens de leur famille, & aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, & sur-tout celles de violettes & de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractere & la situation de Virginie, qui les lui avoit si particuliérement recommandées; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françoises, répandit dans l'isle, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier : ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite & qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul mépriſa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'isle, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie ; & comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez

fidelles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vînt à s'y corrompre, & à oublier ſes anciens engagemens. Ses lumieres le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ſes craintes, c'eſt que pluſieurs vaiſſeaux d'Europe arriverent ici depuis, dans l'eſpace de ſix mois, ſans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de ſon cœur, venoit me voir ſouvent, pour confirmer ou pour bannir ſes inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue & demie d'ici, ſur les bords d'une petite riviere qui coule le long de la Montagne longue. C'eſt là que je paſſe ma vie ſeul, ſans femme, ſans enfans & ſans eſclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous ſoit bien aſſortie,

l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entiérement dévoués à la solitude & au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du bas empire; & tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, & la plupart des peuples orientaux & méridionaux de l'Europe. La solitude ramene en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes & contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse & misérable cherchent à

se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangeres qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature & de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa premiere limpidité, &, redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre & la lumiere des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent des hommes qui poussent le plus loin la carriere de la vie; tels sont les brames de l'Inde. Enfin je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe

ſtable, ſi l'on ne ſe fait une ſolitude intérieure, d'où notre opinion ſorte bien rarement, & où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre abſolument ſeul: il eſt lié avec tout le genre humain par ſes beſoins; il doit donc ſes travaux aux hommes, il ſe doit auſſi au reſte de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement aſſortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le ſol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumiere, ſans que nous puiſſions intervertir l'uſage de ces ſens, il s'eſt réſervé pour lui ſeul, qui eſt l'auteur de la vie, le cœur, qui en eſt le principal organe.

Je paſſe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu ſervir, & qui m'ont perſécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe & quelques cantons de l'Amérique & de l'Afrique, je me ſuis fixé dans cette iſle peu habitée, ſéduit par

sa douce température & par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une riviere qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins & à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, & par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde ; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, & que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je

tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guere trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, & il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formé lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres miseres. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur: ils blâmoient ma vie solitaire; ils prétendoient qu'eux

seuls étoient utiles aux hommes, & ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, & les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu se disputer avec fureur ces chimeres, & qui ne sont plus, aux flots de ma riviere qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, & disparoissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages; & par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'éleve vers son auteur, & j'espere dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, ſitué au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous préſente l'élévation du lieu où nous ſommes, il s'y trouve des diſpoſitions intéreſſantes, ſur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même, que s'étendre au dehors. La riviere qui coule devant ma porte, paſſe en ligne droite à travers les bois, en ſorte qu'elle me préſente un long canal ombragé d'arbres de toute ſorte de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébene, & de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives & bois de cannelle ; des boſquets de palmiſtes élevent çà & là leurs colonnes nues, & longues de plus de cent pieds, ſurmontées à leurs ſommets d'un bouquet de palmes, & paroiſſent au-deſſus des autres arbres comme une forêt plantée ſur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici

des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, & leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi-couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs especes d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette isle, & opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses especes de perruches, & les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris & verdâtre & leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par

la queue, & se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens & des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répetent au loin les échos de ces forêts. La riviere qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà & là dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure & d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans: à mille pas de là, elle se précipite de différens étages de rocher, & forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses; &, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, & assourdissent comme les sons des clo-

ches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette riviere, malgré les ardeurs de l'été, une verdure & une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette isle, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, & qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur & de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul & moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra, disoit-elle, des ar-» bres qui donneront leurs fruits à quelque » voyageur, ou au moins à un oiseau ».

Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit un femelle, c'est-à-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais comme il croît vîte, deux ans après il avoit vingt pieds de hauteur, & son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie; & en même temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible: mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir per-

dus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vîtesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris & aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, & d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes peres de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, & lui adressoit des paroles pleines d'amour & de regret. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt & de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos

forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune & pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, & j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis pas trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge & à mes dernieres amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme, & il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions & de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle » de la Tour est partie depuis deux ans » & deux mois ; & depuis huit mois & » demi, elle ne nous a pas donné de ses » nouvelles. Elle est riche ; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'em-

» barquer; j'irai en France, j'y servirai le » roi; j'y ferai fortune, & la grand'tante » de mademoiselle de la Tour me donnera » sa petite-niece en mariage, quand je serai » devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

» Oh mon ami! ne m'avez-vous pas dit » que vous n'aviez pas de naissance?

PAUL.

« Ma mere me l'a dit; car pour moi, je » ne sais ce que c'est que la naissance. » Je ne me suis jamais apperçu que j'en » eusse moins qu'un autre, ni que les » autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

» Le défaut de naissance vous ferme en » France le chemin aux grands emplois. » Il y a plus; vous ne pouvez même être » admis dans un corps distingué.

PAUL.

» Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une » des causes de la grandeur de la France,

» étoit que le moindre sujet pouvoit y
» parvenir à tout, & vous m'avez cité
» beaucoup d'hommes célebres, qui, sor-
» tis de petits états, avoient fait honneur
» à leur patrie. Vous vouliez donc tromper
» mon courage ?

LE VIEILLARD.

» Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je
» vous ai dit la vérité sur les temps pas-
» sés ; mais les choses sont bien changées
» à présent : tout est devenu vénal en
» France ; tout y est aujourd'hui le pa-
» trimoine d'un petit nombre de familles,
» ou le partage des corps. Le roi est un
» soleil que les grands & les corps envi-
» ronnent comme des nuages ; il est presque
» impossible qu'un de ses rayons tombe
» sur vous. Autrefois, dans une adminis-
» tration moins compliquée, on a vu ces
» phénomenes. Alors, les talens & le mé-
» rite se sont développés de toutes parts,
» comme des terres nouvelles, qui, venant

» à être défrichées, produisent avec tout » leur suc. Mais les grands rois, qui savent » connoître les hommes & les choisir, » sont rares. Le vulgaire des rois ne se » laisse aller qu'aux impulsions des grands » & des corps qui les environnent.

PAUL.

» Mais je trouverai peut-être un de » ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

» Pour être protégé des grands, il faut » servir leur ambition ou leurs plaisirs. » Vous n'y réussiriez jamais, car vous êtes » sans naissance, & vous avez de la probité.

PAUL.

» Mais je ferai des actions si courageu- » ses, je serai si fidelle à ma parole, si exact » dans mes devoirs, si zélé & si constant » dans mon amitié, que je mériterai d'être » adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai » vu que cela se pratiquoit dans les histoi- » res anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

» Oh mon ami ! chez les Grecs & chez » les Romains, même dans leur décadence, » les grands avoient du respect pour la » vertu; mais nous avons eu une foule » d'hommes célebres en tout genre, sortis » des classes du peuple, & je n'en sache » pas un seul qui ait été adopté par une » grande maison. La vertu, sans nos rois, » seroit condamnée en France à être éter- » nellement plébéienne. Comme je vous » l'ai dit, ils la mettent quelquefois en » honneur lorsqu'ils l'apperçoivent; mais » aujourd'hui, les distinctions qui lui » étoient réservées ne s'accordent plus que » pour de l'argent.

PAUL.

» Au défaut d'un grand, je chercherai » à plaire à un corps. J'épouserai entié- » rement son esprit & ses opinions, je » m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

» Vous ferez donc comme les autres » hommes, vous renoncerez à votre conf- » cience pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

» Oh non ! je ne chercherai jamais que » la vérité.

LE VIEILLARD.

» Au lieu de vous faire aimer vous » pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs » les corps s'intéreſſent fort peu à la » découverte de la vérité. Toute opinion » eſt indifférente aux ambitieux, pourvu » qu'ils gouvernent.

PAUL.

» Que je ſuis infortuné ! tout me re- » pouſſe. Je ſuis condamné à paſſer ma » vie dans un travail obſcur, loin de Vir- » nie ! » Et il ſoupira profondément.

LE VIEILLARD.

» Que Dieu ſoit votre unique patron,

» & le genre humain votre corps. Soyez » constamment attaché à l'un & à l'autre. » Les familles, les corps, les peuples, » les rois ont leurs préjugés & leurs pas- » sions; il faut souvent les servir par » des vices. Dieu & le genre humain ne » nous demandent que des vertus.

» Mais pourquoi voulez-vous être dis- » tingué du reste des hommes? c'est un » sentiment qui n'est pas naturel, puisque » si chacun l'avoit, chacun seroit en état » de guerre avec son voisin. Contentez- » vous de remplir votre devoir dans l'état » où la Providence vous a mis; bénissez » votre sort, qui vous permet d'avoir une » conscience à vous, & qui ne vous oblige » pas, comme les grands, de mettre votre » bonheur dans l'opinion des petits; & » comme les petits, de ramper sous les » grands pour avoir de quoi vivre. Vous » êtes dans un pays & dans une condition » où, pour subsister, vous n'avez besoin ni » de tromper, ni de flatter, ni de vous avi-

» lir, comme font la plupart de ceux qui
» cherchent la fortune en Europe ; où votre
» état ne vous interdit aucune vertu ; où
» vous pouvez être impunément bon, vrai,
» sincere, instruit, patient, tempérant,
» chaste, indulgent, pieux, sans qu'au-
» cun ridicule vienne flétrir votre sagesse,
» qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous
» a donné de la liberté, de la santé, une
» bonne conscience & des amis : les rois,
» dont vous ambitionnez la faveur, ne
» sont pas si heureux.

PAUL.

» Ah ! il me manque Virginie ! Sans
» elle, je n'ai rien ; avec elle j'aurois tout.
» Elle seule est ma naissance, ma gloire
» & ma fortune. Mais puisque enfin sa
» parente veut lui donner pour mari un
» homme d'un grand nom, avec l'étude &
» des livres, on devient savant & célebre ;
» je m'en vais étudier. J'acquerrai de la
» science, je servirai utilement ma patrie

„ par mes lumieres, ſans nuire à perſonne,
„ & ſans en dépendre, je deviendrai fa-
„ meux, & ma gloire n'appartiendra qu'à
„ moi.

LE VIEILLARD.

„ Mon fils! les talens ſont encore plus
„ rares que la naiſſance & que les richeſ-
„ ſes; & ſans doute ils ſont de plus grands
„ biens puiſque rien ne peut les ôter, &
„ que par-tout ils nous concilient l'eſtime
„ publique: mais ils coûtent cher. On ne
„ les acquiert que par des privations en
„ tout genre, par une ſenſibilité exquiſe,
„ qui nous rend malheureux au dedans &
„ au dehors, par les perſécutions de nos
„ contemporains. L'homme de robe n'en-
„ vie point, en France, la gloire du mili-
„ taire, ni le militaire celle de l'homme de
„ mer; mais tout le monde y traverſera
„ votre chemin, parce que tout le monde
„ s'y pique d'avoir de l'eſprit. Vous ſervi-
„ rez les hommes, dites-vous? Mais celui

„ qui

» qui fait produire à un terrain une gerbe » de blé de plus, leur rend un plus grand » service que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

» Oh! celle qui a planté ce papayer, a » fait aux habitans de ces forêts un pré- » sent plus utile & plus doux, que si elle » leur avoit donné une bibliotheque ». Et en même temps, il saisit cet arbre dans ses bras, & le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche » que l'égalité, l'amitié, l'humanité & la » concorde, l'évangile, a servi pendant » des siecles de prétexte aux fureurs des » Européens. Combien de tyrannies pu- » bliques & particulieres s'exercent en- » core en son nom sur la terre! Après cela, » qui se flattera d'être utile aux hommes » par un livre? Rappelez-vous quel a été » le sort de la plupart des philosophes qui » leur ont prêché la sagesse. Homere qui

„ l'a revêtue de vers si beaux, demandoit
„ l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui en
„ donna aux Athéniens de si aimables le-
„ çons, par ses discours & par ses mœurs,
„ fut empoisonné juridiquement par eux.
„ Son sublime disciple Platon, fut livré à
„ l'esclavage par l'ordre du prince même qui
„ le protégeoit; & avant eux, Pythagore,
„ qui étendoit l'humanité jusqu'aux ani-
„ maux, fut brûlé vif par les Crotoniates.
„ Que dis-je? la plupart même de ces noms
„ illustres sont venus à nous défigurés par
„ quelques traits de satire qui les caracté-
„ risent, l'ingratitude humaine se plaisant à
„ les reconnoître là; & si dans la foule, la
„ gloire de quelques-uns est venue nette &
„ pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les
„ ont portés ont vécu loin de la société de
„ leurs contemporains: semblables à ces
„ statues qu'on tire entieres des champs de
„ la Grece & de l'Italie, & qui, pour avoir
„ été ensévelies dans le sein de la terre,
„ ont échappé à la fureur des barbares.

„ Vous voyez donc que pour acquérir
„ la gloire orageuse des lettres, il faut bien
„ de la vertu, & être prêt à sacrifier sa
„ propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que
„ cette gloire intéresse en France les gens
„ riches ? Ils se soucient bien des gens de
„ lettres, auxquels la science ne rapporte
„ ni dignité dans la patrie, ni gouverne-
„ ment, ni entrée à la cour. On perse-
„ cute peu dans ce siecle indifférent à tout,
„ hors à la fortune & aux voluptés ; mais
„ les lumieres & la vertu n'y menent à
„ rien de distingué, parce que tout est
„ dans l'état le prix de l'argent. Autrefois
„ elles trouvoient des récompenses assu-
„ rées dans les différentes places de l'église,
„ de la magistrature & de l'administration ;
„ aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire
„ des livres. Mais ce fruit, peu prisé des
„ gens du monde, est toujours digne de
„ son origine céleste. C'est à ces mêmes
„ livres qu'il est réservé particuliérement
„ de donner de l'éclat à la vertu obscure,

„ de consoler les malheureux, d'éclairer
„ les nations, & de dire la vérité même
„ aux rois. C'est, sans contredit, la fonc-
„ tion la plus auguste dont le ciel puisse
„ honorer un mortel sur la terre. Quel
„ est l'homme qui ne se console de l'in-
„ justice ou du mépris de ceux qui dis-
„ posent de la fortune, lorsqu'il pense que
„ son ouvrage ira de siecle en siecle &
„ de nations en nations, servir de bar-
„ riere à l'erreur & aux tyrans, & que,
„ du sein de l'obscurité où il a vécu, il
„ jaillira une gloire qui effacera celle de
„ la plupart des rois, dont les monumens
„ périssent dans l'oubli, malgré les flat-
„ teurs qui les élevent & qui les vantent ?

PAUL.

„ Ah ! je ne voudrois cette gloire que
„ pour la répandre sur Virginie, & la ren-
„ dre chere à l'univers. Mais vous qui
„ avez tant de connoissances, dites-moi
„ si nous nous marierons ? Je voudrois être

„ ſavant, au moins pour connoître l'avenir.

LE VIEILLARD.

„ Qui voudroit vivre, mon fils, s'il „ connoiſſoit l'avenir ? Un ſeul malheur „ prévu nous donne tant de vaines inquié„ tudes ! la vue d'un malheur certain em„ poiſonneroit tous les jours qui le pré„ céderoient. Il ne faut pas même trop „ approfondir ce qui nous environne ; & „ le ciel, qui nous donna la réflexion pour „ prévoir nos beſoins, nous a donné ces „ beſoins pour mettre des bornes à notre „ réflexion.

PAUL.

„ Avec de l'argent, dites-vous, on ac„ quiert en Europe des dignités & des „ honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale „ pour aller épouſer Virginie à Paris. Je „ vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

„ Quoi ! vous quitteriez ſa mere & la „ vôtre ?

PAUL.

„ Vous m'avez vous-même donné le
„ conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

„ Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes
„ maintenant l'unique soutien de votre
„ mere & de la sienne.

PAUL.

„ Virginie leur fera du bien par sa riche
„ parente.

LE VIEILLARD.

„ Les riches n'en font guere qu'à ceux
„ qui leur font honneur dans le monde.
„ Ils ont des parens bien plus à plaindre
„ que madame de la Tour, qui, faute
„ d'être secourus par eux, sacrifient leur
„ liberté pour avoir du pain, & passent
„ leur vie renfermés dans des couvens.

PAUL.

„ Quel pays que l'Europe! Oh! il faut
„ que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle

„ besoin d'avoir une parente riche ? Elle „ étoit si contente sous ces cabanes, si „ jolie & si bien parée avec un mouchoir „ rouge ou des fleurs autour de sa tête. „ Reviens, Virginie ! quitte tes hôtels & „ tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, „ à l'ombre de ces bois & de nos coco- „ tiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant „ malheureuse....., Et il se mettoit à pleurer. „ Mon pere, ne me cachez rien : „ si vous ne pouvez me dire si j'épouse- „ rai Virginie, au moins apprenez-moi „ si elle m'aime encore, au milieu de ces „ grands seigneurs qui parlent au roi, „ & qui la vont voir ?

LE VIEILLARD.

„ Oh ! mon ami, je suis sûr qu'elle „ vous aime, par plusieurs raisons, mais „ sur-tout parce qu'elle a de la vertu. „ A ces mots, il me sauta au cou, trans- porté de joie.

PAUL.

„ Mais croyez-vous les femmes d'Eu-
„ rope fausses comme on les représente
„ dans les comédies & dans les livres que
„ vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

„ Les femmes sont fausses dans les pays
„ où les hommes sont tyrans. Par-tout la
„ violence produit la ruse.

PAUL.

„ Comment peut-on être tyran des
„ femmes ?

LE VIEILLARD.

„ En les mariant sans les consulter, une
» jeune fille avec un vieillard, une femme
» sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

» Pourquoi ne pas marier ensemble
» ceux qui se conviennent, les jeunes avec
» les jeunes, les amans avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

» C'est que la plupart des jeunes gens, » en France, n'ont pas assez de fortune » pour se marier, & qu'ils n'en acquierent » qu'en devenant vieux. Jeunes, ils cor- » rompent les femmes de leurs voisins; » vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de » leurs épouses. Ils ont trompé étant jeu- » nes; on les trompe à leur tour étant » vieux. C'est une des réactions de la jus- » tice universelle qui gouverne le monde. » Un excès y balance toujours un autre » excès. Ainsi la plupart des Européens » passent leur vie dans ce double désordre, » & ce désordre augmente dans une so- » ciété, à mesure que les richesses s'y accu- » mulent sur un moindre nombre de têtes. » L'état est semblable à un jardin, où les » petits arbres ne peuvent venir s'il y en a » de trop grands qui les ombragent; mais » il y a cette différence, que la beauté » d'un jardin peut résulter d'un petit nom-

» bre de grands arbres, & que la prospé-
» rité d'un état dépend toujours de la mul-
» titude & de l'égalité des sujets, & non
» pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

» Mais qu'est-il besoin d'être riche pour
» se marier?

LE VIEILLARD.

» Afin de passer ses jours dans l'abon-
» dance, sans rien faire.

PAUL.

» Et pourquoi ne pas travailler? Je
» travaille bien moi.

LE VIEILLARD.

» C'est qu'en Europe le travail des
» mains déshonore. On l'appelle travail
» mécanique. Celui même de labourer la
» terre y est le plus mépriſé de tous. Un
» artisan y est bien plus estimé qu'un
» payſan.

PAUL.

» Quoi ! l'art qui nourrit les hommes » eſt mépriſé en Europe ! je ne vous com- » prends pas.

LE VIEILLARD.

» Oh ! il n'eſt pas poſſible à un homme » élevé dans la nature, de comprendre » les dépravations de la ſociété. On ſe » fait une idée préciſe de l'ordre, mais » non pas du déſordre. La beauté, la ver- » tu, le bonheur, ont des proportions ; » la laideur, le vice & le malheur n'en » ont point.

PAUL.

» Les gens riches ſont donc bienheu- » reux ! Ils ne trouvent d'obſtacles à rien ; » ils peuvent combler de plaiſirs les ob- » jets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

» Ils ſont la plupart uſés ſur tous les » plaiſirs, par cela même qu'ils ne leur » coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas

» éprouvé que le plaisir du repos s'achete
» par la fatigue ; celui de manger, par la
» faim ; celui de boire, par la soif ? Hé
» bien, celui d'aimer & d'être aimé, ne
» s'acquiert que par une multitude de pri-
» vations & de sacrifices. Les richesses
» ôtent aux riches tous ces plaisirs - là,
» en prévenant leurs besoins. Joignez à
» l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil
» qui naît de leur opulence, & que la
» moindre privation blesse, lors même
» que les plus grandes jouissances ne le
» flattent plus. Le parfum de mille roses
» ne plaît qu'un instant ; mais la douleur
» que cause une seule de leurs épines
» dure long-temps après sa piqûre. Un mal
» au milieu des plaisirs est pour les riches
» une épine au milieu des fleurs. Pour
» les pauvres, au contraire, un plaisir
» au milieu des maux est une fleur au
» milieu des épines ; ils en goûtent vive-
» ment la jouissance. Tout effet augmente
» par son contraste. La nature a tout ba-
» lancé.

» lancé. Quel état, à tout prendre, croyez-
» vous préférable, de n'avoir presque rien
» à espérer & tout à craindre, ou presque
» rien à craindre & tout à espérer ? Le
» premier état est celui des riches, &
» le second celui des pauvres. Mais ces
» extrêmes sont également difficiles à sup-
» porter aux hommes, dont le bonheur
» consiste dans la médiocrité & la vertu.

PAUL.

» Qu'entendez-vous par la vertu ?

LE VIEILLARD.

» Mon fils ! vous qui soutenez vos pa-
» rens par vos travaux, vous n'avez pas
» besoin qu'on vous la définisse. La vertu
» est un effort fait sur nous-mêmes pour le
» bien d'autrui, dans l'intention de plaire
» à Dieu seul.

PAUL.

» Oh que Virginie est vertueuse ! C'est
» par vertu qu'elle a voulu être riche,

» afin d'être bienfaisante. C'est par vertu » qu'elle est partie de cette isle : la vertu » l'y ramenera ». Lidée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent ! Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans, & les marins si habiles ! Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir ; du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs & des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle seroit sa femme ; sa femme !... cette idée le ravissoit. Au moins, mon pere, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous

aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser & de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille, la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes succedent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : « Vir-» ginie ne m'écrit point. Si elle étoit par-» tie d'Europe, elle m'auroit mandé son » départ. Ah ! les bruits qui ont couru » d'elle ne sont que trop fondés. Sa tante » l'a mariée à un grand seigneur. L'amour » des richesses l'a perdue comme tant d'au-» tres. Dans ces livres qui peignent si bien » les femmes, la vertu n'est qu'un sujet » de roman. Si Virginie avoit eu de la » vertu, elle n'auroit pas quitté sa propre » mere & moi. Pendant que je passe ma

» vie à penſer à elle, elle m'oublie. Je » m'afflige, & elle ſe divertit. Ah! cette » penſée me déſeſpere. Tout travail me » déplaît; toute ſociété m'ennuie. Plût » à Dieu que la guerre fût déclarée dans » l'Inde! j'irois y mourir.

» Mon fils, lui répondis-je, le courage » qui nous jette dans la mort, n'eſt que le » courage d'un inſtant. Il eſt ſouvent ex- » cité par les vains applaudiſſemens des » hommes. Il en eſt un plus rare & plus » néceſſaire, qui nous fait ſupporter cha- » que jour, ſans témoin & ſans éloge, les » traverſes de la vie: c'eſt la patience. Elle » s'appuie, non ſur l'opinion d'autrui ou » ſur l'impulſion de nos paſſions, mais » ſur la volonté de Dieu. La patience eſt » le courage de la vertu».

„ Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point de „ vertu! Tout m'accable & me déſeſpere. „ — La vertu, repris-je, toujours égale, „ conſtante, invariable, n'eſt pas le par- » tage de l'homme. Au milieu de tant de

„ passions qui nous agitent, notre raison
„ se trouble & s'obscurcit; mais il est des
„ phares où nous pouvons en rallumer le
„ flambeau, ce sont les lettres.

„ Les lettres, mon fils, sont un secours
„ du ciel. Ce sont des rayons de cette sa-
„ gesse qui gouverne l'univers, que l'hom-
„ me, inspiré par un art céleste, a appris à
„ fixer sur la terre. Semblables aux rayons
„ du soleil, elles éclairent, elles réjouis-
„ sent, elles échauffent; c'est un feu divin.
„ Comme le feu, elles approprient toute
„ la nature à notre usage. Par elles, nous
„ réunissons autour de nous, les choses,
„ les lieux, les hommes & les temps. Ce
„ sont elles qui nous rappellent aux regles
„ de la vie humaine. Elles calment les
„ passions; elles répriment les vices; elles
„ excitent les vertus par les exemples au-
„ gustes des gens de bien qu'elles célébrent
„ & dont elles nous présentent les images
„ toujours honorées. Ce sont des filles du
„ ciel qui descendent sur la terre pour

„ charmer les maux du genre humain. Les
„ grands écrivains qu'elles inſpirent ont
„ toujours paru dans les temps les plus
„ difficiles à ſupporter à toute ſociéte, les
„ temps de barbarie & ceux de déprava-
„ tion. Mon fils, les lettres ont conſolé une
„ infinité d'hommes plus malheureux que
„ vous : Xénophon, exilé de ſa patrie
„ après y avoir ramené dix mille Grecs ;
„ Scipion l'Africain, laſſé des calomnies
„ des Romains ; Lucullus, de leur brigues ;
„ Catinat, de l'ingratitude de ſa cour. Les
„ Grecs, ſi ingénieux, avoient réparti à
„ chacune des muſes qui préſident aux
„ lettres, une partie de notre entendement
„ pour le gouverner : nous devons donc
„ leur donner nos paſſions à régir, afin
„ qu'elles leur impoſent un joug & un
„ frein. Elles doivent remplir, par rapport
„ aux puiſſances de notre ame, les mêmes
„ fonctions que les Heures qui atteloient
„ & conduiſoient les chevaux du ſoleil.

„ Liſez donc, mon fils. Les ſages qui

„ ont écrit avant nous, sont des voyageurs
„ qui nous ont précédés dans les sentiers
„ de l'infortune, qui nous tendent la main
„ & nous invitent à nous joindre à leur
„ compagnie, lorsque tout nous aban-
„ donne. Un bon livre est un bon ami ».

„ Ah ! s'écrioit Paul, je n'avois pas be-
„ soin de savoir lire quand Virginie étoit
„ ici. Elle n'avoit pas plus étudié que moi ;
„ mais quand elle me regardoit en m'ap-
„ pelant son ami, il m'étoit impossible
„ d'avoir du chagrin ».

„ Sans doute, lui disois-je, il n'y a point
„ d'ami aussi agréable qu'une maîtresse
„ qui nous aime. Il y a de plus, dans la
» femme, une gaieté légere qui dissipe la
» tristesse de l'homme. Ses graces font
» évanouir les noirs fantômes de la ré-
» flexion. Sur son visage sont les doux
» attraits & la confiance. Quelle joie n'est
» rendue plus vive par sa joie ? Quel front
» ne se déride à son sourire ? Quelle colere
» résiste à ses larmes ? Virginie reviendra

» avec plus de philosophie que vous n'en » avez. Elle sera bien surprise de ne pas » retrouver le jardin tout-à-fait rétabli, » elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré » les persécutions de sa parente, loin de » sa mere & de vous ».

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelloit le courage de Paul, & le ramenoit à ses occupations champêtres. Heureux au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion!

Un matin, au point du jour (c'étoit le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, apperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta

au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint-Géran, du port de 700 tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, & qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussi-tôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, & courut à l'habitation. Du plus loin qu'il apperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; & aussi-tôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour, pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mere qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshé-

ritée, & enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'isle de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mere & aux habitudes du premier âge; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir & d'embrasser sa chere famille, & qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'étoit opposé à son départ, à cause de l'éloignement de la terre, & d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille transportée de joie, s'écria: » Virginie est arrivée! » Maîtresse & serviteurs, tous s'embrasserent. Madame de la Tour dit à Paul: « Mon fils, allez pré- » venir notre voisin de l'arrivée de Vir-

» ginie ». Aussi-tôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, & Paul & lui s'acheminerent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe & de me coucher, lorsque j'apperçus à travers les palissades de ma cabane, une lumiere dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me leve; & à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui & tout essoufflé, me saute au cou en me disant: « Allons, allons, Virginie est » arrivée. Allons au port, le vaisseau y » mouillera au point du jour ».

Sur-le-champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-longue, & que nous étions déjà sur le chemin qui mene des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derriere nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit & où il alloit en si grande hâte. Il me

répondit : « Je viens du quartier de l'isle » appelé la Poudre-d'or : on m'envoie au » port, avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'isle » d'Ambre. Il tire du canon pour demander » du secours, car la mer est bien mauvaise ». Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le » quartier de la Poudre-d'or, au-devant de » Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici ». Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'isle. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée, on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'isle, & venoient de la mer avec une grande vîtesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ;

mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aſpect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fuſſent les ſignaux de détreſſe d'un vaiſſeau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; & ce ſilence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, ſans dire un mot, & ſans oſer nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage ſur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'or. Les flots s'y briſoient avec un bruit épouvantable; ils en couvroient les rochers & les greves d'écume d'un blanc éblouiſſant & d'étincelles de feu. Malgré les ténebres, nous diſtinguâmes, à ces lueurs phoſphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant ſur le ſable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'isle par les courans; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours, mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés, & que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre & la petite isle d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que si cela étoit ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer,

ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, & nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'isle d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé ; que la tenure & le mouillage en étoient très-bons, & que le vaisseau y étoit en parfaite sureté comme dans le meilleur port. « J'y mettrois toute » ma fortune, ajouta-t-il, & j'y dormirois » aussi tranquillement qu'à terre ». Un troisieme habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'isle d'Ambre, en sorte que si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils conteſtoient entr'eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul & moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ; mais il faisoit

trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'isle d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux, que la pointe du rivage où nous étions, & quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'isle, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours, c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, & d'un grand nombre d'habitans & de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, & leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite, que nous apperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussi-tôt d'un coup

de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, & nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard, le corps & les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, & les cris des matelots, qui crierent trois fois VIVE LE ROI; car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran apperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois en trois minutes. M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la greve, & envoya

chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des câbles & des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions & d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre-d'or, du quartier de Flacque & de la riviere du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur, & lui dit: « Monsieur; on a entendu toute » la nuit des bruits sourds dans la mon» tagne; dans les bois, les feuilles des » arbres remuent sans qu'il fasse de vent; » les oiseaux de marine se réfugient à » terre: certainement tous ces signes an» noncent un ouragan. — Eh bien, mes » amis, répondit le gouverneur, nous y » sommes préparés, & surement le vaisseau l'est aussi ».

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, & cuivrés sur leurs

bords. L'air retentissoit des cris des paillencus, des frégates, des coupeurs d'eau, & d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphere, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'isle.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan » ! & dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'isle d'Ambre & son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues & ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, & un de retenue sur son arriere. Il étoit mouillé entre l'isle d'Ambre & la terre, en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'isle de France, & qu'il avoit franchie par un

endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, & à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entiere, de sorte qu'on en voyoit la carêne en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent & la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venoit se briser sur la côte, s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, & y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage, dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque & affreux. La mer, sou-

levée par le vent, grossissoit à chaque instant, & tout le canal compris entre cette isle & l'isle d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires & profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, & le vent qui en balayoit la surface, les portoit par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs & innombrables, qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête : la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vîtesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre & blafarde

éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer & des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les câbles de son avant rompirent; & comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansiere, il fut jeté sur les rochers à une demi encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras «. Mon fils, » lui dis-je, voulez-vous périr ? — Que » j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que » je meure » ! Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue & moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrêmités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois, il avoit l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ces mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de maniere qu'on en eût pu faire le tour à pied: mais bien

tôt après, revenant sur ses pas, avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carêne, & rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, & à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, & retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage, desespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables & des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger,

nous remplit de douleur & de déſeſpoir. Pour Virginie, d'un port noble & aſſuré, elle nous faiſoit ſigne de la main, comme nous diſant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en reſtoit plus qu'un ſur le pont, qui étoit tout nu, & nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec reſpect : nous le vîmes ſe jeter à ſes genoux, & s'efforcer même de lui ôter ſes habits ; mais elle, le repouſſant avec dignité, détourna de lui ſa vue. On entendit auſſi-tôt ces cris redoublés des ſpectateurs : « Sauvez-la, » ſauvez-la ; ne la quittez pas ». Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'iſle d'Ambre & la côte, & s'avança en rugiſſant vers le vaiſſeau, qu'elle menaçoit de ſes flancs noirs & de ſes ſommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança ſeul à la mer ; & Virginie, voyant la mort inévitable, poſa une main ſur ſes habits, l'autre ſur ſon

cœur,

cœur, & levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant: « O mon » Dieu! vous m'avez sauvé la vie; mais je » l'aurois donnée de bon cœur pour cette » digne demoiselle, qui n'a jamais voulu » se déshabiller comme moi ». Domingue & moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche & par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; & nous cherchâmes de notre côté le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie: mais le vent ayant tourné subitement,

comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée, les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles & si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mere de Virginie & son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la riviere des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du

vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, & un des premiers objets que j'apperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés; mais la sérénité étoit encore sur son front: seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, & l'autre qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée & roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte: mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit! A cette derniere marque de la constance & de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amérement. Pour Domingue, il se frappoit la poitrine & perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de

Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour & Marguerite en prieres, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'apperçut, elle s'écria : « Où est ma fille, ma chere fille, » mon enfant » ? Ne pouvant douter de son malheur à mon silence & à mes larmes, elle fut saisie tout-à-coup d'étouffemens & d'angoisses douloureuses; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs & des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où » est mon fils ? je ne vois point mon fils », & elle s'évanouit. Nous courûmes à elle; & l'ayant fait revenir; je l'assurai que Paul étoit vivant, & que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tomboit

de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; & par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes & mornes vers le ciel. En vain son amie & moi, nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres ; elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, & il ne sortoit de sa poitrine oppressée que de sourds gémissemens.

Dès le matin on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mere & madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le

visage de ces deux malheureuses meres. Elles se mirent l'une & l'autre auprès de lui ; le saisirent dans leurs bras, le baiserent, & leurs larmes, qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencerent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, & leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrétement, que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, & que de là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussi-tôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'isle eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pa-

villons en berne, & tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi ; ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, & on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats, sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'isle, vêtues de blanc, & tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'Isle avoit de plus distingué dans ses habitans & dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps

fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur, & que sa mort rempliſſoit maintenant de déſeſpoir, toute la pompe funebre fut dérangée: les hymnes & les chants ceſſerent; on n'entendit plus dans la plaine que des ſoupirs & des ſanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voiſines, pour faire toucher au cercueil de Virginie, des mouchoirs, des chapelets & des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une ſainte. Les meres demandoient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes auſſi conſtantes; les pauvres, une amie auſſi tendre; les eſclaves, une maîtreſſe auſſi bonne.

Lorſqu'elle fut arrivée au lieu de ſa ſépulture, des négreſſes de Madagaſcar & des Caffres de Moſambique, dépoſerent autour d'elle des paniers de fruits, & ſuſpendirent des pieces d'étoffes aux arbres voiſins, ſuivant l'uſage de leur pays.

Des Indiennes du Bengale & de la côte Malabare, apporterent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnerent la liberté sur son corps; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, & tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, & en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, & qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mere & Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frere.

Au retour de cette pompe funebre,

M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de la Tour & à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée; & s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je dé» sirois, lui dit-il, votre bonheur & celui » de votre famille: Dieu m'en est témoin. » Mon ami, il faut aller en France; je » vous y ferai avoir du service. Dans votre » absence, j'aurai soin de votre mere » comme de la mienne »; & en même temps, il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, & détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paroissoit augmenter à me-

sure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, & il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : « Mon fils, » tant que je vous verrai, je croirai voir » ma chere Virginie ». A ce nom de Virginie, il tressailloit & s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mere, qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, & s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui & de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qui lui plairoit, sans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu réta-

blies, le premier usage qu'il en fit, fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, & je dis à Domingue de prendre des vivres, & de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie & ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; & quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée: là, il s'agenouilla, & levant les yeux au ciel, il fit une longue priere. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Etre suprême, faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue & moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, & nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, & prit sa route vers le nord de l'isle, sans faire beaucoup d'attention à nous.

Comme

Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit: « Nous y avons » été si souvent »!

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, & il fit quelques mouvemens comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, & je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au

quartier de la Poudre-d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Géran. A la vue de l'isle d'Ambre & de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria: « Vir-» ginie ! ô ma chere Virginie » ! & aussitôt il tomba en défaillance. Domingue & moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer, mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur & la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la Riviere-noire; il revit ensuite les bords de la riviere des Trois-mamelles, où elle s'assit ne pouvant plus marcher, & la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous

les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée; la riviere de la Montagne-longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes; & les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux: « Virginie! ô ma chere Virginie »!

Dans cette vie sauvage & vagabonde, ses yeux se caverent, son teint jaunit & sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, & que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, & de le transférer dans quelque endroit de l'isle, où

il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture & le commerce répandoient dans cette partie de l'isle beaucoup de mouvement & de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarrissoient des bois, & d'autres qui les scioient en planches; des voitures alloient & venoient le long de ses chemins: de grands troupeaux de bœufs & de chevaux y paissoient dans de vastes pâturages, & la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses especes de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà & là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, & des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hau-

teurs situées vers le milieu de l'isle, & entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite & perpendiculaire, d'où s'élevent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil & à la pluie, de jour & de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps; & de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, & du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve

par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit & le jour, le calme des solitudes & le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où irons-nous » maintenant ? » il se tournoit vers le nord, & me disoit : « Voilà nos montagnes, » retournons-y ».

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles & qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc : « Oui, » voilà les montagnes où demeuroit votre » chere Virginie, & voilà le portrait que » vous lui aviez donné, & qu'en mourant » elle portoit sur son cœur, dont les der-

» niers mouvemens ont encore été pour » vous ». Je présentai alors à Paul le portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, & le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, & dans ses yeux à demi-sanglans, des larmes s'arrêterent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, » qui suis votre ami, qui ai été celui de » Virginie, & qui, au milieu de vos es- » pérances, ai souvent tâché de fortifier » votre raison contre les accidens impré- » vus de la vie. Que déplorez-vous avec » tant d'amertume ? est-ce votre malheur ? » est-ce celui de Virginie ?

» Votre malheur ? Oui sans doute il est » grand. Vous avez perdu la plus aimable » des filles, qui auroit été la plus digne » des femmes. Elle avoit sacrifié ses inté- » rêts aux vôtres, & vous avoit préféré

„ à la fortune, comme la seule récompense
„ digne de sa vertu. Mais que savez-vous
„ si l'objet de qui vous deviez attendre
„ un bonheur si pur, n'eût pas été pour
„ vous la source d'une infinité de peines?
„ Elle étoit sans biens, & déshéritée;
„ vous n'aviez désormais à partager avec
„ elle que votre seul travail. Revenue
„ plus délicate par son éducation, & plus
„ courageuse par son malheur même, vous
„ l'auriez vue chaque jour succomber,
„ en s'efforçant de partager vos fatigues.
„ Quand elle vous auroit donné des en-
„ fans, ses peines & les vôtres auroient
„ augmenté, par la difficulté de soutenir
„ seule avec vous de vieux parens &
„ une famille naissante.

„ Vous me direz: Le gouverneur nous
„ auroit aidés. Que savez-vous, si dans
„ une colonie qui change si souvent d'ad-
„ ministrateurs, vous aurez souvent des
„ la Bourdonnais? s'il ne viendra pas ici
„ des chefs sans mœurs & sans morale?

„ si, pour obtenir quelque misérable se-
„ cours, votre épouse n'eût pas été obli-
„ gée de leur faire sa cour ? Ou elle eût
„ été foible, & vous eussiez été à plain-
„ dre; ou elle eût été sage, & vous fussiez
„ resté pauvre : heureux si, à cause de sa
„ beauté & de sa vertu, vous n'eussiez
„ pas été persécuté par ceux mêmes de
„ qui vous espériez de la protection !

„ Il me fut resté, me direz-vous, le
„ bonheur, indépendant de la fortune,
„ de protéger l'objet aimé qui s'attache
„ à nous à proportion de sa foiblesse
„ même; de le consoler par mes propres
„ inquiétudes; de le réjouir de ma tris-
„ tesse, & d'accroître notre amour de nos
„ peines mutuelles. Sans doute la vertu &
„ l'amour jouissent de ces plaisirs amers.
„ Mais elle n'est plus, & il vous reste ce
„ qu'après vous elle a le plus aimé, sa
„ mere & la vôtre, que votre douleur in-
„ consolable conduira au tombeau. Met-
„ tez votre bonheur à les aider, comme

„ elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils,
„ la bienfaisance est le bonheur de la ver-
„ tu; il n'y en a point de plus assuré &
„ de plus grand sur la terre. Les projets
„ de plaisirs, de repos, de délices, d'a-
„ bondance, de gloire, ne sont point faits
„ pour l'homme foible, voyageur & pas-
„ sager. Voyez comme un pas vers la for-
„ tune nous a précipités tous d'abyme en
„ abyme. Vous vous y êtes opposé, il est
„ vrai; mais qui n'eût pas cru que le
„ voyage de Virginie devoit se terminer
„ par son bonheur & par le vôtre? Les
„ invitations d'une parente riche & âgée,
„ les conseils d'un sage gouverneur, les
„ applaudissemens d'une colonie, les ex-
„ hortations & l'autorité d'un prêtre, ont
„ décidé du malheur de Virginie. Ainsi
„ nous courons à notre perte, trompés par
„ la prudence même de ceux qui nous
„ gouvernent. Il eût mieux valu sans
„ doute ne pas les croire, ni se fier à la
„ voix & aux espérances d'un monde trom-

„ peur. Mais enfin, de tant d'hommes que
„ nous voyons si occupés dans ces plaines,
„ de tant d'autres qui vont chercher la
„ fortune aux Indes, ou qui, sans sortir
„ de chez eux, jouissent en repos en Eu-
„ rope des travaux de ceux-ci, il n'y en a
„ aucun qui ne soit destiné à perdre un
„ jour ce qu'il chérit le plus, grandeurs,
„ fortune, femme, enfans, amis. La plu-
„ part auront à joindre à leur perte le sou-
„ venir de leur propre imprudence. Pour
„ vous, en rentrant en vous-même, vous
„ n'avez rien à vous reprocher. Vous
„ avez été fidelle à votre foi. Vous avez
„ eu, à la fleur de la jeunesse, la pru-
„ dence d'un sage, en ne vous écartant
„ pas du sentiment de la nature. Vos vues
„ seules étoient légitimes, parce qu'elles
„ étoient pures, simples, désintéressées,
„ & que vous aviez sur Virginie des droits
„ sacrés, qu'aucune fortune ne pouvoit
„ balancer. Vous l'avez perdue, & ce n'est
„ ni votre imprudence, ni votre avarice,

„ ni votre fausse sagesse qui vous l'ont
„ fait perdre, mais Dieu même qui a em-
„ ployé les passions d'autrui pour vous
„ ôter l'objet de votre amour; Dieu de
„ qui vous tenez tout, qui voit tout ce
„ qui vous convient, & dont la sagesse
„ ne vous laisse aucun lieu au repentir &
„ au désespoir qui marchent à la suite
„ des maux dont nous avons été la cause.

„ Voilà ce que vous pouvez vous dire
„ dans votre infortune: Je ne l'ai pas mé-
„ ritée. Est-ce donc le malheur de Virginie,
„ sa fin, son état présent, que vous déplo-
„ rez? Elle a subi le sort réservé à la nais-
„ sance, à la beauté & aux empires mêmes.
„ La vie de l'homme, avec tous ses projets,
„ s'éleve comme une petite tour dont la
„ mort est le couronnement. En naissant,
„ elle étoit condamnée à mourir. Heureuse
„ d'avoir dénoué les liens de la vie avant
„ sa mere, avant la vôtre, avant vous;
„ c'est-à-dire, de n'être pas morte plu-
„ sieurs fois avant la derniere!

» La mort, mon fils, est un bien pour
» tous les hommes ; elle est la nuit de ce
» jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est
» dans le sommeil de la mort que reposent
» pour jamais, les maladies, les douleurs,
» les chagrins, les craintes qui agitent sans
» cesse les malheureux vivans. Examinez
» les hommes qui paroissent les plus heu-
» reux : vous verrez qu'ils ont acheté leur
» prétendu bonheur bien chérement ; la
» considération publique, par des maux
» domestiques ; la fortune, par la perte
» de la santé ; le plaisir si rare d'être aimé,
» par des sacrifices continuels : & souvent,
» à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts
» d'autrui, ils ne voient autour d'eux que
» des amis faux & des parens ingrats. Mais
» Virginie a été heureuse jusqu'au dernier
» moment. Elle l'a été avec nous par les
» biens de la nature ; loin de nous, par
» ceux de la vertu ; &, même dans le
» moment terrible où nous l'avons vu pé-
» rir, elle étoit encore heureuse ; car soit

» qu'elle jetât les yeux sur une colonie
» entière à qui elle causoit une désolation
» universelle, ou sur vous qui couriez
» avec tant d'intrépidité à son secours,
» elle a vu combien elle nous étoit chere
» à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir
» par le souvenir de l'innocence de sa vie,
» & elle a reçu alors le prix que le ciel
» réserve à la vertu, un courage supérieur
» au danger. Elle a présenté à la mort un
» visage serein.

» Mon fils, Dieu donne à la vertu tous
» les événemens de la vie à supporter,
» pour faire voir qu'elle seule peut en
» faire usage, & y trouver du bonheur
» & de la gloire. Quand il lui réserve une
» réputation illustre, il l'éleve sur un grand
» théâtre, & la met aux prises avec la
» mort; alors son courage sert d'exem-
» ple, & le souvenir de ses malheurs re-
» çoit à jamais un tribut de larmes de la
» postérité. Voilà le monument immortel
» qui lui est réservé sur une terre où tout

» passe, & où la mémoire même de la
» plupart des rois est bientôt ensévelie
» dans un éternel oubli.

» Mais Virginie existe encore. Mon
» fils, voyez que tout change sur la terre,
» & que rien ne s'y perd. Aucun art hu-
» main ne pourroit anéantir la plus pe-
» tite particule de matiere ; & ce qui fut
» raisonnable, sensible, aimant, vertueux,
» religieux, auroit péri, lorsque les élé-
» mens dont il est revêtu sont indestruc-
» tibles ! Ah ! si Virginie a été heureuse
» avec nous, elle l'est maintenant bien
» davantage. Il y a un Dieu, mon fils:
» toute la nature l'annonce ; je n'ai pas
» besoin de vous le prouver. Il n'y a que
» la méchanceté des hommes qui leur fasse
» nier une justice qu'ils craignent. Son
» sentiment est dans votre cœur, ainsi que
» ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-
» vous donc qu'il laisse Virginie sans ré-
» compense? Croyez-vous que cette même
» puissance qui avoit revêtu cette ame si

» noble d'une forme si belle, où vous sen-
» tiez un art divin, n'auroit pu la tirer des
» flots ? que celui qui a arrangé le bonheur
» actuel des hommes par des lois que vous
» ne connoissez pas, ne puisse en préparer
» un autre à Virginie par des lois qui vous
» sont également inconnues ? Quand nous
» étions dans le néant, si nous eussions
» été capables de penser, aurions-nous pu
» nous former une idée de notre existence ?
» Et maintenant que nous sommes dans
» cette existence ténébreuse & fugitive,
» pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-
» delà de la mort par où nous en devons
» sortir ? Dieu a-t-il besoin, comme l'hom-
» me, du petit globe de notre terre, pour
» servir de théâtre à son intelligence & à
» sa bonté ; & n'a-t-il pu propager la vie
» humaine que dans les champs de la mort ?
» Il n'y a pas dans l'océan une seule goutte
» d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivans
» qui ressortissent à nous, & il n'existe-
» roit rien pour nous parmi tant d'astres

» qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y
» auroit d'Intelligence suprême & de
» bonté divine, précisément que là où
» nous sommes ; & dans ces globes rayon-
» nans & innombrables, dans ces champs
» infinis de lumiere qui les environnent,
» que ni les orages ni les nuits n'obscur-
» cissent jamais, il n'y auroit qu'un es-
» pace vain & un néant éternel ! Si nous,
» qui ne nous sommes rien donné, osions
» assigner des bornes à la puissance de la-
» quelle nous avons tout reçu, nous
» pourrions croire que nous sommes ici
» sur les limites de son empire, où la vie
» se débat avec la mort, & l'innocence
» avec la tyrannie.

» Sans doute il est quelque part un lieu
» où la vertu reçoit sa récompense. Vir-
» ginie maintenant est heureuse. Ah ! si du
» séjour des anges elle pouvoit se commu-
» niquer à vous, elle vous diroit comme
» dans ses adieux : O Paul ! la vie n'est
» qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidelle

» aux lois de la nature, de l'amour &
» de la vertu. J'ai traversé les mers pour
» obéir à mes parens ; j'ai renoncé aux
» richesses pour conserver ma foi ; & j'ai
» mieux aimé perdre la vie que de violer
» la pudeur. Le ciel a trouvé ma carriere
» suffisamment remplie. J'ai échappé pour
» toujours à la pauvreté, à la calomnie,
» aux tempêtes, au spectacle des douleurs
» d'autrui. Aucun des maux qui effraient
» les hommes ne peut plus désormais
» m'atteindre ; & vous me plaignez ! Je suis
» pure & inaltérable comme une particule
» de lumiere ; & vous me rappelez dans
» la nuit de la vie ! ô Paul ! ô mon ami !
» souviens-toi de ces jours de bonheur
» où, dès le matin, nous goûtions la vo-
» lupté des cieux, se levant avec le so-
» leil sur les pitons de ces rochers, & se
» répandant avec ses rayons au sein de nos
» forêts. Nous éprouvions un ravissement
» dont nous ne pouvions comprendre la
» cause. Dans nos souhaits innocens, nous

» désirions être tout vue, pour jouir des
» riches couleurs de l'aurore; tout odorat,
» pour sentir les parfums de nos plantes;
» tout ouïe, pour entendre les concerts
» de nos oiseaux; tout cœur, pour recon-
» noître ces bienfaits. Maintenant à la
» source de la beauté d'où découle tout
» ce qui est agréable sur la terre, mon
» ame voit, goûte, entend, touche im-
» médiatement ce qu'elle ne pouvoit sen-
» tir alors que par de foibles organes. Ah!
» quelle langue pourroit décrire ces riva-
» ges d'un orient éternel que j'habite pour
» toujours? Tout ce qu'une puissance in-
» finie & une bonté céleste ont pu créer
» pour consoler un être malheureux; tout
» ce que l'amitié d'une infinité d'êtres,
» réjouis de la même félicité, peut mettre
» d'harmonie dans des transports communs,
» nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens
» donc l'épreuve qui t'est donnée, afin
» d'accroître le bonheur de ta Virginie par
» des amours qui n'auront plus de terme,

» par un hymen dont les flambeaux ne » pourront plus s'éteindre. Là j'appaiſerai » tes regrets ; là j'eſſuierai tes larmes. O » mon ami ! mon jeune époux ! éleve ton » ame vers l'infini, pour ſupporter des » peines d'un moment ».

Ma propre émotion mit fin à mon diſcours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle n'eſt plus ! elle n'eſt » plus » ! & une longue foibleſſe ſuccéda à ces douloureuſes paroles. Enſuite, revenant à lui, il dit : » Puiſque la mort eſt » un bien, & que Virginie eſt heureuſe, » je veux auſſi mourir, pour me rejoindre » à Virginie ». Ainſi mes motifs de conſolation ne ſervirent qu'à nourrir ſon déſeſpoir. J'étois comme un homme qui veut ſauver ſon ami coulant à fond au milieu d'un fleuve ſans vouloir nager. La douleur l'avoit ſubmergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, & Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mere & madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caracteres vifs sur lesquels glissent les peines légeres, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit: « O mon bon voisin! il m'a » semblé cette nuit voir Virginie vêtue de » blanc, au milieu de bocages & de jardins » délicieux. Elle m'a dit: Je jouis d'un bon- » heur digne d'envie. Ensuite, elle s'est » approchée de Paul d'un air riant, & l'a » enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de » retenir mon fils, j'ai senti que je quittois » moi-même la terre, & que je le suivois » avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai » voulu dire adieu à mon amie; mais je l'ai » vue qui nous suivoit avec Marie & Do- » mingue. Mais ce que je trouve encore » de plus étrange, c'est que madame de » la Tour a fait cette même nuit un songe » accompagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis: « Mon amie, je crois » que rien n'arrive dans le monde sans » la permission de Dieu. Les songes an- » noncent quelquefois la vérité ».

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, & je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entr'autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons & Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien & le nouveau testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience, & j'ai éprouvé

plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque Intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens, des choses qui surpassent la lumiere de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets & cachés, pourquoi l'Intelligence qui gouverne l'univers n'en emploîroit-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre, qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, & vient apporter de la joie & de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrete, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ?

A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie, remplie de tant de projets passagers & vains, est-elle autre chose qu'un songe ? Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chere Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, « dans l'espérance, lui dit-elle, » d'une douce & éternelle réunion. La mort » est le plus grand des biens, ajouta-t-elle ; » on doit la désirer. Si la vie est une puni- » tion, on doit en souhaiter la fin : si » c'est une épreuve, on doit la deman- » der courte ».

Le gouvernement prit soin de Domingue

&

& de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, & qui ne survécurent pas long-temps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidelle, il étoit mort de langueur à peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul & Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, & d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris par

l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux ; qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie & la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-niece, & la perte de sa mere qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison, par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, » s'écrioit-elle, ces fainéans périr dans nos » colonies » ? Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la rempliſſoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de

riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d'appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux, pouvoient plaire au pere des hommes! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, & elle imaginoit contre elle-même des tortures & des supplices; car le ciel, le juste ciel, envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée & superstitieuse, ayant également en horreur la mort & la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci profitant

des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, & mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même acheverent sa perte; & comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturerent de même le cœur de ceux qui les désiroient. Elle mourut donc, & ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison, pour connoître qu'elle étoit dépouillée & mépriſée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul; & autour d'eux, leurs tendres meres & leurs fidelles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'in-

téressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail & la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette isle des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'isle d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi-couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; &

voici devant nous au bout de ce vallon, LA BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensévelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, & rendre les derniers devoirs à sa pudeur, sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! meres infortunées! chere famille! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces côteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chevres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, & on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis,

comme un pere qui a perdu ſes enfans, comme un voyageur qui erre ſur la terre, où je ſuis reſté ſeul.

En diſant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en verſant des larmes, & les miennes avoient coulées plus d'une fois pendant ce funeſte récit.

FIN.

124189

AB124189
S

De 5059 t/40

X2530794

PAUL
ET
VIRGINIE,

Par JACQUES-BERNARDIN-HENRI DE SAINT-PIERRE.

.... *Miseris succurrere disco.*
ÆNEID. lib. 1.

1792.

CARL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSLA

Farbkarte #13
B.I.G.
Centimetres
Inches
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-298553-p0295-0